

Vox Latina

Un roman de Marc Boisson

1. |

Encore une nuit d'angoisse. Quarante ans, la fin d'un millénaire, c'est trop pour moi. Je m'assois dans un fauteuil, cherchant une pensée capable de me réjouir un peu. Une lumière, venue de la fenêtre de la maison d'en face, me tire de ma léthargie. Etrange. Jusque là, il n'y avait aucun signe de vie. Je ne l'imaginais pas habitée.

La scène se passe à Tellac. Le suffixe a un goût de sud-ouest. Je suis installé près d'une église décatie, d'où on peut voir les champs boueux attendant les cultures. Ma vieille maison aux lourdes pierres contraste, et c'est heureux, avec mes activités virtuelles dans la ville voisine, auto-dénommée mégalozone technologique. J'ai un travail qui correspond à mes prétentions créatives : j'enregistre des milliers de voix pour un éditeur spécialisé dans l'enseignement des langues. Ça ne me donne pas de visibilité mais, au fond des studios, oublié, je satisfais un goût ancien pour le son sans l'image. La radio fait partie de ma vie, pas la télévision.

Mon village est petit et démodé. Les jeunes free-lance qui travaillent avec moi dans le studio d'enregistrement, au français exaspérant, disent toujours qu'ils ignorent son existence ; ils l'oublient aussitôt que je le mentionne. J'ai bien vite perçu que le mépris a sa réciproque : de nombreux paysans ont vendu leurs terres aux habitants de la mégalozone mais n'en parlent pas.

Parfois le soir, même en hiver, l'un d'eux m'invite à boire un verre. Une secousse de

la chaise en paille fait fuir le chat qui, généralement, y dort, et on commence à parler des affaires de la commune. Ils me convient pour deux raisons : pour pouvoir boire sans l'opposition des femmes et parce qu'ils pensent que je pourrais devenir conseiller municipal. C'est les élections. Les candidats, dans leur majorité, sont des cultivateurs ou des professeurs, si nombreux qu'ils dépassent presque le nombre des écoliers dans le village. Les cultivateurs savent parfaitement qu'ils ne seront jamais élus si la troisième catégorie, les ni-professeurs et ni-cultivateurs, ne votent pas pour eux. Il faut dire qu'en cette fin ou début de millénaire (d'ici un siècle, personne ne se souviendra qu'en 2000, on ne savait pas très bien si on débutait ou terminait un millénaire) les paysans se font rares.

A leurs yeux, je suis sans doute la personne idéale : suffisamment intelligente pour comprendre leurs discussions et débats, mais insuffisamment rusée pour saisir les négociations autour de leurs terres ; en fin de compte, une personne assez naïve pour être consensuelle. Pour finir de me convaincre et parce qu'ils craignent une contre-attaque du parti des professeurs, ils m'amènent jusqu'à leurs caves pour goûter le vieux Sauvignon qui y vieillit. Ils ignorent, sans doute parce que je feins l'ingénuité, que je n'ai pas la moindre intention de devenir conseiller municipal. Pourquoi je fais semblant d'être naïf ? Je suppose que pour deux raisons : un reste de gauchisme tendance communautaire et, comme dirait mon père, à cause de cette foutue ironie que je pratique.

Il est tard. Je rentre d'une de ces rencontres. Je décide, mû par la curiosité qui me taraude depuis des semaines, d'aller jusqu'à la maison d'en face. Elle se trouve au fond d'un terrain qui n'est plus entretenu depuis longtemps. Il n'y a pas de voiture. L'unique signe de vie est la lumière à l'intérieur. Bien que curieux, je ne suis pas indiscret mais je me surprends à m'approcher. Je colle mon nez à la fenêtre illuminée. Je ne pensais pas trouver un aussi joli intérieur. Je sursaute en voyant un

homme de dos. Il semble écrire. Il est si concentré qu'il ne s'est pas aperçu de ma présence. Mais je trébuche et cogne ma tête sur la vitre. Il se retourne aussitôt et me voit. Dans ce genre de moments, on voudrait disparaître. Je m'excuse d'un geste, sûrement un peu ridicule. Je fais mine de m'en aller lorsque la porte s'ouvre derrière moi et m'oblige à me retourner.

- Excusez-moi. Je pensais...
- Vous pensiez..? murmure d'une voix grave un petit homme aux cheveux blancs face à moi. Qui êtes-vous ?

Je ne réponds pas immédiatement, étonné par l'union étrange entre un corps fluet et le timbre profond de sa voix.

- J'habite en face. J'ai déménagé il y a peu de temps et je pensais qu'il n'y avait personne dans cette maison.
- Je ne sors pas beaucoup... – répond le vieil homme, maintenant moins irrité. Mais les nouvelles parviennent vite par ici. Vous ne seriez pas l'ingénieur du son ?

C'est rare que quelqu'un mentionne correctement ma profession.

- Ce doit être moi, oui.
- Comment ça, ça doit être vous ?
- Disons que c'est bien moi. Louis Delvaud.

Il me serre finalement la main :

- Jim Rosso. J'ai été metteur en scène mais, sans aucun doute, le métier d'ingénieur du son m'aurait aussi beaucoup intéressé.
- ...
- Ne vous inquiétez pas si vous n'avez jamais entendu parler de moi. Je ne suis connu que des vieux cinéphiles.

Malgré sa remarque, son nom me paraît étrangement familier. Pourtant, j'ai beau chercher : ses traits ne me disent rien.

Son visage est fin et régulier, le nez droit, la bouche bien dessinée, le regard vif. Il y

aurait des habitants intéressants dans ce village ! Il est petit pour les canons de la fin du siècle et comparé à moi, qui mesure presque deux mètres. Dans sa jeunesse, son mètre soixante devait le situer dans les tailles moyennes. Vu ses rides et ses cheveux blancs, il doit approcher les quatre-vingts ans. Il a un aspect jovial et, comment dire, souple. Je pense à ma propre maladresse, à mes gestes souvent peu sûrs et catastrophiques.

J'ai comme l'impression, je ne sais pas pourquoi, que notre rencontre n'est pas fortuite.

- Vous êtes pressé ? dit-il soudain, me tirant de mes pensées.
- Pas exactement.
- Vous voulez boire quelque chose ? J'ai un bon scotch que ma sœur m'a ramené des Etats-Unis.

Il m'indique un fauteuil près de sa table de travail. Dans la cheminée de granit, une branche achève de se consumer. Le sol est également en pierres. Les fenêtres, hautes et étroites, incrustées dans des murs épais, donnent à l'ensemble un air médiéval qui n'est pas trop laid. Deux grands tapis et des rideaux orangés rendent le lieu assez accueillant. Jim sort du bar une bouteille que je n'identifie pas.

- La culture nord-américaine doit bien avoir quelques avantages -dit-il, comme s'il avait deviné mes pensées. Si vous aimez le whisky, vous aimerez ce scotch.

Il a raison. L'alcool nous aide à faire connaissance.

- Comment êtes-vous arrivé ici ? commence-t-il. J'ai l'impression qu'on est tous deux atypiques.
- Rat des champs, rat des villes, je n'ai jamais su vraiment choisir... Je viens d'arriver de la République dominicaine et on m'a offert ce travail.
- Pour moi, c'est le contraire. Je suis ici par manque de travail.

Je profite de l'occasion pour lui demander s'il filme encore. Ce serait bien que Jim Rosso me parle de ses films pour savoir pourquoi son nom m'est familier.

- Non, dit-il. J'ai arrêté il y a longtemps. J'ai fait mon dernier film il y a dix-huit ans.

Et il change de sujet :

- Et vous étiez en République Dominicaine... En Amérique Latine... Incroyable !

Il veut en savoir plus. Il a bien connu l'Amérique du Sud. Je parle des avantages et des limites du travail à l'ambassade de France, où j'étais attaché audiovisuel. Mon travail consistait à divulguer la langue française à la radio et à la télévision. On envoyait aussi des vidéos de cours de français à toutes les écoles installées dans l'île. Ma fonction m'a permis de rencontrer de nombreux intellectuels amoureux de la langue française. Malheureusement, je n'ai jamais réussi à m'intégrer totalement dans la vie locale. L'ambassade est un microcosme où la plupart des employés ne parlent pas l'espagnol et n'ont aucune intention de l'apprendre. Ils vont de cocktail en cocktail, s'invitant les uns, les autres et parcourent le pays en bandes bruyantes, plus intéressées par les grands hôtels et les plages que par la découverte des environs. Les seuls contacts qu'ils ont avec la population se limitent à de maigres conversations avec leur personnel de service et à ceux plus étroits avec quelques jeunes femmes joliment cuivrées dont la tendresse évolue avec le portefeuille du compagnon occasionnel. Je ne raconte pas à Jim que j'ai appris l'espagnol avec une d'entre elles. A ma décharge, je dirais que je n'ai pas échangé une famille contre une conquête facile. Mais je n'ai pas eu de remords à laisser la jeune fille après quatre ans de vie commune. Je suis arrivé célibataire à Saint Domingue et en suis reparti de la même façon.

- La chaleur ne te dérangeait pas ? demande Jim. Je ne connais pas bien cette partie de l'Amérique Latine bien que je sois déjà allé à Cuba.
- On s'habitue. En plus, j'étais coopérant avant à Madagascar et le climat tropical n'était pas une nouveauté. C'est mieux que le temps pluvieux et instable de la France toute l'année.

Jim est d'accord avec moi. On partage beaucoup d'idées. Je pars de chez lui, au milieu de la nuit. Il n'est pas exclu que nous nous revoyions.

2. |

Il paraît surpris par ma solitude mais est trop discret pour m'en faire part. Je trouve ça touchant. Je suis convaincu qu'il imagine mille scénarios. On n'en parle pas ; je le laisse y venir. Je finis quand-même par lui amener mon amie Isabelle. L'atmosphère d'intimité que nous avons établie, au fil de plusieurs nuits de conversation qui me rappellent l'époque où j'étais étudiant, ne me déplaît pas.

Le soir du Nouvel-An – qui doit nous faire entrer définitivement dans le troisième millénaire – nous passons chez lui pour l'inviter à dîner. La date importe peu. Il accepte l'invitation pourvu que ça se passe chez lui. Il ne manque pas à boire et ne veut pas sortir à cause du froid. Je m'attendais à un misogyne. La présence d'Isabelle, au contraire, paraît le vivifier.

- J'ai vécu l'expérience la plus forte de ma vie grâce à la guerre, avoue-t-il après de nombreuses plaisanteries qui font mouche.

Isabelle se braque. Le terme "grâce", en l'occurrence, paraît mal choisi. Autant le dire tout de suite, Isabelle est énervante.

- - Vous ne trouvez pas que vous exagérez, coupe-t-elle. On dirait que vous vous réjouissez de la guerre.

Jim explique que la guerre l'a aidé car elle l'a obligé à émigrer. A vingt ans, quand on veut faire des films, la guerre n'est pas précisément favorable. Ses rêves se concrétisaient peu à peu. Quand Paris a été évacuée, il allait juste intégrer l'équipe du grand Marcel Carné. Un oncle lui avait parlé du célèbre cinéaste. L'oncle était boucher. Mais pas n'importe lequel : il vendait de la viande au Maître Carne.

Manifestement, il remarque le peu de succès de son jeu de mot franco-espagnol et ajoute :

- A l'époque, l'opinion de son boucher était importante. Ce n'était pas un de ceux d'aujourd'hui qui vendent de la viande au goût d'emballage. Mon oncle disait que j'avais le cinéma dans le sang. Il argumentait que je ne demanderais aucun paiement, que je voulais simplement assister à un tournage. L'hommage à la vérité m'oblige à dire que l'oncle était plus à cheval sur l'entraide familiale que collective : dans les années qui ont suivi, il est devenu un as du marché noir, un profiteur. Qu'il repose en paix : le pauvre, il est mort peu de temps après la libération de Paris, d'une indigestion. J'imagine que ses invités, ce soir là, ne devaient pas être dépourvus d'un accent d'outre-Rhin. Bref, c'était une ordure, mon oncle, mais son aide aurait pu être décisive. Si la guerre n'était pas survenue, j'aurais travaillé avec Marcel Carné.
- Marcel Carné n'a pas travaillé pendant la Guerre ? demande Isabelle, surprise.
- Bien sûr que si, et comment ! Mais Carné était socialiste et a fini par se disputer avec mon oncle. C'est vrai que mon oncle devait faire partie du comité qui a accueilli les Allemands à Paris.

Après avoir été privé du stage si désiré – malheur raisonnable si l'on considère celui de bien d'autres - Jim Rosso a décidé d'émigrer. Il est parti pour l'Argentine, sans savoir qu'il serait suivi quelques années plus tard par ceux qu'il fuyait. Ceux-là mêmes qui sont partis pour servir les dictatures latino-américaines avec la bénédiction du Vatican et parfois la complicité des Etats-Unis.

- A l'époque, la traversée de l'Atlantique était difficile. Le voyage jusqu'à Buenos Aires a duré vingt-cinq jours. J'ai été malade tout le temps. Et c'est en Argentine que ça s'est produit.

Il soupire et se tait, laissant mon accompagnatrice perplexe. Il se verse un verre du Saint Joseph qu'il a ouvert, que je m'évertuais à vider seul, et demeure pensif, comme s'il avait oublié notre présence.

Nous finissons tous par avoir un rôle pré-déterminé. Il était prévisible qu'Isabelle le

tire de sa torpeur. C'est ce qu'elle fait. Et je vois qu'elle est déçue par la suite de son histoire. Il raconte comment le froid de la capitale de l'Argentine l'a surpris. Il est arrivé en juillet 1940 et c'était l'hiver. Avec le recul, il pense que cette ville n'est pas une bonne destination pour un Européen, trop semblable au vieux continent. Buenos Aires mérite le surnom de Petit Paris qu'elle s'était donnée. Après 25 jours de vomissements, il a eu l'impression de se retrouver dans une pâle imitation de Paris, où même le climat était copié.

3. |

Buenos Aires, en 1940, bruissait du chaos européen. Sa position était plutôt ambiguë. Un océan la séparait des folies nazies. Elle n'était pas pourtant hors de portée. Les Italiens y étaient nombreux, ce qui explique l'accent musical qui surprit Jim à son arrivée : presque exactement la jonction des deux langues, l'espagnole et l'italienne. Comme l'Italie mussolinienne était la complice des Allemands, l'Argentine avait quelque indulgence pour les forces de l'Axe même si elle avait officiellement pris partie pour les alliés. Cette tendance s'accentuerait avec la prise de pouvoir de Juan Domingo Perón et des officiers nationalistes.

Jim avait choisi l'Argentine pour laisser un océan entre la guerre et lui. Il pensait que sa connaissance de l'italien faciliterait les choses, ce qui se confirma pleinement.

Il se souvenait de son grand-père... Plus il vieillissait, plus il voyait le lent cortège funéraire des événements passés. Aldo Rosso était italien. Dans son cas, l'émigration n'avait pas été déterminée par des raisons politiques. Tout simplement le Jura froid et rural lui donna le travail que sa région milanaise d'origine lui avait refusé. Que peut l'amour du pays contre les nécessités économiques ?

Jim se fit argentin. Après quelques mois de fréquentation assidue des bars de la capitale, il connut le milieu du cinéma. Comme eux, il survécut longtemps de petits emplois. Il fut tour à tour et entre autres gardien du grand théâtre de la ville, El Colón, barman, professeur de français. On l'appelait "El franchute", sarcasme caractéristique des Porteños.

La ville était sur bien des plans une prolongation de l'Europe. Mais la nuit, près du quartier de La Boca, c'était différent. Autour des modestes maisons repeintes en jaune, ocre, bleu, vert, dans une harmonie improbable mais réelle, gravitait une

faune avide de se précipiter dans les bars mal illuminés. Puis quelqu'un entra avec un bandonéon et ses notes parvenaient aux tables, mélancolie des restes de tragédie, des destins interrompus des bohèmes qui s'installaient pour la nuit. Jim se passionna pour le tango. Souvent, il interrompait une discussion pour entendre les sons qu'il identifiait comme un désir qu'il ne savait pas réaliser. Il voulait tout comprendre, dépasser les apparences et inventait des milliers de scénarios abandonnés aussitôt que le bon vin local l'avait laissé sans conscience.

Il écrivit le synopsis de son premier long-métrage avec un compagnon nocturne qui s'appelait Pedro Gamboa, le fils d'un général d'armée que la proximité avec le gouvernement avait enrichi. Naturellement il rejetait Pedro, étudiant en lettres. Si le général Vladimiro Gamboa avait su qu'en plus son fils était homosexuel, il aurait pu, avec quarante ans d'avance, le jeter dans l'océan d'un hélicoptère, action très prisée pendant la dernière dictature.

Jim avait fini par apprécier Pedro. Au début, il le trouvait pénible, avec son côté délicat et ses prétentions artistiques. Il s'impatientait quand il s'intitulait auteur dramatique et commentait chaque ligne écrite. Etrangement, Jim avait constaté qu'il écrivait réellement bien. « Etrangement » parce que souvent, la vanité est l'apanage de ceux qui, sans elle, ne se distingueraient pas. Pedro était trop expansif mais avait vraiment du talent qui se révélerait avec un idéal qu'il découvrirait avec Jim. Celui-ci était fatigué de vivre chichement et n'avait plus besoin du tango pour être nostalgique. En cette fin de 1940, son rêve de devenir cinéaste ne s'était toujours pas concrétisé. Mais il n'avait pas perdu de temps avec les bohèmes du septième art qu'il fréquentait. Avec eux, il avait appris l'essentiel de la profession. Il n'avait rien créé cependant et sa situation financière ne lui permettait pas d'être son propre producteur. Et puis il se sentait seul dans la petite pièce que ses économies lui permettaient de régler. Pire encore, les nuits enfumées commençaient à l'ennuyer.

Une nuit en parlant avec Pedro, il eut une idée :

- Je n'ai jamais tant ri de ma vie, commença Pedro.
- ...
- Aujourd'hui le général (il n'appelait jamais autrement son père) a eu une nouvelle idée. Maintenant, il est obsédé par la mauvaise réputation de l'armée. Mais bien sûr, ce n'est pas les abus qu'elle fait qui l'embêtent. Plutôt que ça se sache.
- Et qu'est-ce que le général pense faire pour redorer le blason de sa chère armée ? –demanda Jim. A mon avis, la situation est désespérée. Personne ne lui a conseillé de revenir aux bonnes vieilles méthodes, par exemple fusiller les traîtres qui osent parler ? A propos de méthodes définitives, il a un maître en Europe. Il pourrait se former avec Hitler.

Les nouvelles d'Europe parvenaient étouffées en Amérique Latine et Jim saurait seulement à la fin de la guerre combien il était dans le vrai avec l'expression « méthodes définitives ».

- Si tu savais comme il fatigue ma mère avec ça –poursuivit Pedro – il en parle toute la journée. Imagine : il m'a même proposé d'écrire un texte à la gloire de l'armée argentine ! Je dis « proposé » mais ces demandes ont tendance à être des ordres. Il a par ailleurs gentiment ajouté que ma vocation d'écrivain sans couilles servirait enfin à quelque chose.
- Qu'est-ce que tu vas faire ? s'inquiéta Jim.

Il savait que Jim était têtu et qu'il risquait gros à s'opposer au général. Pedro Gamboa paraissait avoir abandonné l'ironie. Il vida d'un coup son verre de Cabernet Sauvignon comme s'il voulait chasser ses pensées. Et à ce moment là, Jim eut une idée : c'était simple. Si le général et l'armée entière voulaient améliorer son image auprès de la population, il n'y avait rien de plus efficace qu'un film, un long-métrage

qu'ils diffuseraient aux quatre coins de la capitale.

- Tu es fou ? réagit Pedro. Tu serais capable de faire un truc aussi abominable, un film en hommage à l'armée ? L'armée qui défend des idées réactionnaires, qui cache la mort d'innocents ?..

Sa colère le faisait bégayer. Il tremblait. Non, Pedro n'avait pas bien entendu. Il s'agissait bien de faire un film mais ses auteurs pouvaient s'affranchir des désirs des militaires. Il suffisait de suggérer des idées entre les lignes. Jim proposa que Pedro écrive le scénario. Il changea définitivement d'avis sur lui lorsque leur collaboration dépassa largement ses espérances. Pedro écrivit le synopsis et le scénario complet du film. Il se débarrassa de ses scrupules, gagné par l'optimisme de Jim. La structure du scénario était assez simple. Ils allaient montrer l'Armée sous un angle original, celui de la vie privée des officiers de haut rang. Le général Gamboa se laissa facilement convaincre de l'importance de montrer que les militaires étaient des personnes normales. "Des pères de famille même meilleurs que les autres" avait ajouté le général. La famille et l'Eglise étaient les deux piliers des réactionnaires et ça n'a pas beaucoup changé depuis.

Jim se réjouissait de percer l'intimité des généraux. Il promena dans leurs résidences sa caméra et une équipe de techniciens de l'armée pendant plus d'un mois, filmant à chaque fois les mêmes intérieurs et enregistrant les mêmes discours. Rien n'était plus semblable à la maison d'un général que la maison d'un autre général : un luxe ostensible et de mauvais goût. Il enregistra tout d'abord des témoignages stéréotypés que les militaires et leurs familles obéissantes répétaient sans cesse. La vraie force du film naquit ensuite. Pedro conçut un dialogue off qu'il lit lui-même dans le film.

C'était amusant de se remémorer les entretiens réalisés avec la petite équipe de tournage. Le Service de Propagande du ministère de la Défense avait mis à leur disposition une caméra toute neuve. Les techniciens militaires avaient l'habitude de

filmer les événements officiels. Ils ne connaissaient que le langage cinématographique de l'adulation kitsch. Malgré tout, ils s'entendaient bien avec Pedro et Jim : avec le premier par respect pour la hiérarchie militaire et avec le second parce qu'il les amusait avec ses manières d'Européen. Un jour, ils les invitèrent à visionner leurs "œuvres" antérieures dans la salle ultra-moderne du quartier général de l'armée argentine. Quelques années plus tard, en France, face aux actualités allemandes de la Guerre, Jim devait se rappeler ces documentaires militaires. Les sous-officiers argentins du Service de propagande ne connaissaient que la contre-plongée et le plan d'ensemble. Ils réservaient la première aux généraux et aux colonels et la deuxième à la foule des anonymes. Ce qui veut dire que les kilomètres de pellicules que Pedro et Jim visionnèrent montraient invariablement des manifestations publiques : fête nationale, décorations, inaugurations, revue des troupes. La caméra au sol grandissait les personnages dont la démarche empesée augmentait la solennité. Le général Gamboa, par exemple, qui en réalité ne mesurait pas plus d'un mètre soixante, rappelait De Gaulle avec le miracle de la technique. Les plans d'ensemble montraient des civils, c'est-à-dire dans le jargon militaire un terme presque aussi péjoratif que "déserteur" ou "homosexuel", ou de la chair à canon, donc des soldats. Ce manichéisme servait les desseins des deux complices. Ils l'adoptèrent pour mieux en rire. Le jour officiel du début du tournage – les jours officiels sont naturellement les seuls qui comptent pour la hiérarchie militaire – le Général Gamboa invita l'équipe à rencontrer les familles qu'il avait sélectionnées. Le casting était d'un genre un peu spécial. Il ne restait que les hauts gradés. Le nombre de généraux était si grand qu'ils durent éliminer bon nombre de pré-sélectionnés. Finalement, le Général choisit les plus riches pour qu'apparaissent dans le documentaire les villas qui provoqueraient l'admiration des civils. Peut-être que le concept des "telenovelas" fut inventé à ce moment-là.

Le premier jour du tournage, précisément à cinq heures et demie, heure toute militaire, la jeep de l'aide de camp du Général attendait Jim devant l'immeuble où se situait son minuscule appartement. Assis sur le siège avant, Pedro l'informa que la belle vie était terminée et que l'heure habituelle de son coucher était devenue celle de son réveil. Comme Jim détestait être réveillé par des personnes inutilement joyeuses, il ne prit pas la peine de répondre. Quand les véhicules entrèrent dans la résidence militaire, devant les villas, il comprit pourquoi leurs propriétaires se cachaient des regards indiscrets. Nulle part ailleurs à Buenos Aires, on trouvait de semblables maisons, avec piscines et immenses pelouses. Mais tout ça était bien laid dans le fond.

Bruit de freins. Ils descendirent devant l'une d'entre elles où se trouvait le Général Gamboa en personne. Jim constata qu'il regardait alternativement sa montre et ses officiers motorisés. Sans doute parce qu'ils avaient une demi-seconde de retard. Le sol était en marbre blanc, comme on en verrait quelques décennies plus tard dans les séries nord-américaines. Des haies de rosiers roses, comme de bien entendu, séparaient les maisons. Une plaque, semblable à une pierre tombale, annonçait le joli nom du lieu : "Villa mon repos". Deux officiers subalternes se tenaient aux côtés du Général. On sait que le pouvoir d'un homme se mesure au nombre de ses employés. Derrière le Général, Jim aperçut une sorte de chef-d'œuvre du baroque : une femme d'une cinquantaine d'années, emberlificotée dans des colliers, des bracelets, à l'énorme chignon, aux yeux bovins, à l'air solennel et rigide. Pedro et Jim s'approchèrent du Général, qui leur fit un salut réglementaire. Le Français pensa que son ami n'avait pas souvent l'habitude d'embrasser son père qui claqua soudain des talons, se retourna et présenta la femme :

- Mme Lucinda Gómez de Morales, l'épouse de mon camarade Jorge Morales, le Général d'infanterie.

La femme se rengorgea. Elle avança vers Jim une main grassouillette, couverte de

bagues, qui le fit reculer, se demandant s'il devait déposer un baiser sur ce bout de lard. Il respira lorsqu'elle lui serra la main.

- Mme Lucinda Gómez de Morales ne peut vous consacrer que deux heures, poursuivit le Général, elle a ses œuvres.

Ses moustaches frémirent.

- Quelles sont les activités actuelles de votre Comité de Surveillance, Lucinda ?

L'interpellée avait une voix rauque, désagréable :

- Bienfaisance, Vladimir ! corrigea-t-elle.

Pedro toussa, réprimant un rire.

- Très bien, ordonna Gamboa, vous permettrez que l'équipe de tournage vous accompagne. Nous devons montrer l'engagement de l'Armée avec les pauvres.
- Mais, Vlad – protesta la vieille, on doit aviser le Père Gregorio.

Le Général balaya l'objection. Alors Lucinda fit ce qu'elle faisait le mieux : elle donna des ordres à son majordome, un métis obséquieux, qui fit entrer l'équipe des techniciens. Le Général donna l'ordre de commencer. Il sortit de la villa sans prendre congé. Son cortège lui emboîta le pas à une distance respectueuse sans doute pour ne pas montrer la différence de taille entre eux et lui.

- Madame, fit Jim quand tous furent partis, est-ce que l'on peut préparer ce que vous allez dire en attendant que les techniciens aient terminé d'installer la caméra ?
- Ce n'est pas nécessaire, coupa la Générale. Tout est prêt.

Elle fit un signe à une petite bonne qui l'observait dans la pénombre d'un coin de salle, qui lui remit aussitôt un texte. On pouvait distinguer le cachet du ministère de la Défense.

- La semaine dernière, j'ai reçu de mon mari le texte que je dois dire. Je crois que je le connais par cœur.

Il ne déçut pas Pedro et Jim, pas plus que le parcours prévu. Ils étaient magnifiquement auto-parodiques. Après un tour de la maison, qui devait montrer le luxe des autorités militaires, la force de l'Armée et par conséquent le respect qu'ils méritaient, la caméra devait montrer la propreté des quartiers des domestiques. Pedro raconta ensuite que l'une d'entre elle lui avait confié que c'était la première fois qu'elle pouvait utiliser des produits d'entretien pour sa chambre et qu'elle en avait perdu son jour de congé. L'interview de la maîtresse de maison était prévue à la fin de la séquence. Lucinda Gómez de Morales assit son imposant postérieur sur un canapé de velours rouge. Devant elle, sur une table en marbre aux pieds dorés, gisaient des petits-fours. Aux murs, un crucifix et une reproduction d'un tableau de Murillo. Dans les rayons de la bibliothèque, des livres immaculés achetés pour leur jolie reliure. Jim se demanda si ce n'était pas 80 exemplaires du Nouveau Testament. Devant les livres, des photos d'un gros homme en tenue militaire. L'époux était représenté dans différents épisodes de sa vie professionnelle : revue des troupes, rencontre avec le Président de la république, sourire radieux devant un tank à côté de Vladimir Gamboa, également joyeux.

Jim fit signe que la caméra tournait et la vieille commença :

- L'homme est le chef de famille mais quand il agit pour le bien de la nation, c'est son épouse qui le remplace. Notre rôle, bien que peu visible, est essentiel. Nous offrons à notre mari le repos du guerrier. En charge de l'éducation des enfants et de la propreté de la maison, nous sommes l'exemple de la famille argentine. Un exemple auquel tout Argentin doit aspirer : un père aimé et respecté par ses enfants, une épouse qui s'occupe des petits détails domestiques rendant la demeure confortable et décente ; des règles qui permettent aux enfants de ne pas dévier du droit chemin. Tout ce qui contribue à la juste fierté de l'époux.

Elle soupira :

- Avec l'aide de Dieu naturellement.

Les deux complices entendirent encore parler de Dieu au cours de l'après-midi. Le Père Gregorio les reçut au presbytère de l'Eglise Santa Imaculada. Grand, visage émacié, nez aquilin, sourire forcé : un aspect militaire peu compatible avec la vie religieuse. L'analogie martiale se confirma lorsqu'il les amena à un réfectoire bondé, mis à disposition par le ministère de la Défense, dans lequel il fit un vibrant hommage aux prêtres. Il y avait des pauvres de toutes sortes : des enfants, des vieux, des femmes qui riaient bruyamment, mais aussi des hommes en costume peu à leur place dans le lieu. On aurait dit les fonctionnaires d'un quelconque ministère. Quand Jim et Pedro visionnèrent les images du mois de tournage, ils firent attention à l'apparence et l'attitude de ces hommes. Leurs costumes étaient de qualité mais usés, parfois rapiécés. Ils engloutissaient thé et gâteaux avec des gestes étudiés pour donner le change. Ils fixaient la table des yeux et souriaient discrètement quand un voisin s'adressait à eux. C'était à coup sûr des chômeurs qui tentaient de conserver une dignité fuyante.

- Imagine ce qu'ils devaient ressentir devant la vieille pleine de bijoux et un Père collaborateur qui les bassinait avec des sermons en échange d'aliments périmés – dit Jim à Pedro.
- Ils n'ont pas eu la chance ou la malchance – répondit Pedro, en pensant à lui, de naître dans une famille protégée par le régime. Dans mon pays, l'avenir est tracé dès le départ. Si ta famille a de l'argent, tu vas dans de bonnes écoles. Si tes facultés intellectuelles sont trop limitées, tu deviens militaire. Tu peux aussi devenir la brebis galeuse : pas si tu es différent mais si tu montres que tu es différent.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Que par exemple moi je ne suis pas rejeté parce que je suis PD mais parce que

je l'assume. Le seul qui ne sait pas, c'est mon père. Il y a beaucoup de militaires homos mais ils se cachent ; parfois ils fondent même une famille. Il faut bien un alibi.

Les deux amis s'amusèrent beaucoup au moment du montage, en insérant une narration à la première personne, écrite sur un ton sarcastique, qui contredisait et ridiculisait les images prises par les militaires. Pour l'après-midi passé à l'église Santa Imaculada, par exemple, ils ajoutèrent un commentaire qui expliquait que l'Armée envoyait ses amazones pour lutter contre la pauvreté. Au même moment, défilait les images de la grosse Gómez de Morales marchant avec précaution au milieu des débris du quartier populaire.

Folie de jeunesse. Les deux apprentis-cinéastes étaient si heureux de leur blague qu'ils n'en prévirent pas les conséquences...

Jamais Jim n'avait imaginé que le film serait présenté avec une telle pompe au ministère de la Défense. La grande salle du cinéma était décorée de drapeaux bleus et blancs. On aurait dit que la nation entière attendait ce moment. A 9 heures, par un dimanche solennel, un véhicule militaire déposa Pedro et Jim en tenue de rigueur. Il y avait même un comité de réception devant le cinéma.

- Pourvu qu'on ne doive pas défiler au milieu de tous ces soldats au garde-à-vous – murmura Jim, quand il put s'approcher de son ami.
- Au moins, ils n'ont pas invité le Président de la République.
-

Ils réussirent à passer entre les fusils levés sans montrer leur trouble. Au fond, devant la porte, les attendait la Générale Bermúdez, la dernière personne interviewée, toute encore orgueilleuse de la chose.

Oubliant le protocole et devant l'œil indigné d'un officier qui devait être le Général Bermúdez, elle les serra contre elle.

- Chers, très chers, le Général Gamboa vous "espère" à l'intérieur. Ce sera un

magnifique moment !

Quelques-unes de ces amies l'applaudirent. Pendant qu'ils entraient dans la salle, Jim, profitant de l'obscurité, agrippa Pedro :

- Pedro, il faut disparaître tout de suite !
- Quoi, maintenant ? Mais c'est trop tard.
- Tu te rends compte de ce qui va se passer ? C'est une cérémonie officielle. Ils vont nous tuer.

Pedro tremblait mais décida de rester.

- Ca ne fait rien ! Je reste. Le vieux m'a fait trop chier...

Le susnommé attendait devant l'écran les héros du jour. Il finit par les repérer et leur ordonna l'approche. Pedro eut juste le temps de dire à Jim :

- Tu peux faire semblant de te sentir mal.

Jim succomba à la peur, se plia en deux devant l'officier.

- Excusez-moi Général, je ne vais pas pouvoir rester.
- Comment ça ?!, vociféra-t-il.
- C'est un vieil ulcère qui s'est réveillé...
- A coup sûr, vous avez mangé dans une de ces endroits peu recommandables que mon fils a l'habitude de fréquenter.
- Si vous n'y voyez pas d'objection, je vais devoir me retirer immédiatement.
-
- Le Général haussa les épaules et dépêcha un officier pour l'accompagner.

Jim revint à son appartement mais ne trouva pas le sommeil, hanté par la situation que Pedro était en train de vivre.

Le jour suivant, il n'eut pas de nouvelle. Peut-être que Pedro avait été fait prisonnier et que lui-même subirait très vite le même sort. Mais le soir, Pedro frappa à sa

porte, l'air sérieux mais détendu. Il était seul et apparemment intact.

- Ils t'ont laissé libre ?
- Seulement pour parler avec toi.

Il s'assit et chercha les yeux de son ami.

- Ils vont nous briser, Jim.
- Qu'est-ce qui s'est passé quand je suis sorti ?
- Plus ou moins ce que tu craignais. Ils ont juste décidé de retarder la vengeance. Au début, j'ai eu très peur et je n'étais plus très sûr de ma décision de rester. Plein de monde entrain et je voyais de plus en plus l'importance qu'avait le film pour l'Etat Major. Il y avait là toute la fine fleur qui me félicitait. La seule chose qui m'a fait tenir, c'est la volonté de faire payer à mon père toutes ses années passées avec lui. J'avais envie de disparaître, de m'enfoncer dans la terre. Imagine la scène : dans les premières rangées, des uniformes rutilants et des vieilles endimanchées, tous impatients de se voir sur l'écran. Dès la première image, les applaudissements ont retenti. Ces dames gloussaient de joie quand elles se reconnaissaient. Et soudain, la première voix off, celle de notre premier enregistrement. Tu te souviens de nos mots : "un chef d'œuvre de l'art rococo, Mme Lucinda Gómez de Morales, devant un chef d'œuvre du mauvais goût, la villa de monsieur, madame et les enfants, des petits modèles d'obéissance et de futurs représentants de la glorieuse armée argentine". A ce moment là, est apparu à l'écran le visage du cadet Morales, celui que tu as filmé en cachette à la cuisine en train de se curer le nez avec un air de débile mental. J'ai pu sentir un courant d'air glacial envahir la salle à vitesse grand V. Une vraie métamorphose : des sourires confiants qui se transformaient en grimaces, des sourcils qui se fronçaient, des visages d'officiers qui devenait violets.

- Et alors, qu'est-ce que tu as fait ?
- Rien. Que voulais-tu que je fasse ?
- Ils ont continué la projection du film ?
- Non. Ou plutôt si mais quelques heures plus tard en petit comité. Et devine qui m'a arrêté ?
- Ton père.
- Tout juste.

4.

-

Jim se tait soudain. Puis il dit :

- Une semaine après, ils m'ont retiré mon visa. Le comble, c'est que Pedro, qui détestait l'Armée, a dû entrer dans la plus rigide école militaire de Buenos Aires.

Isabelle et même moi attendons la suite de l'histoire. Mais Jim retombe dans le silence.

- Et qu'est-ce qui s'est passé ?
- Comment ça ?
- Vous avez dit, au début de votre histoire, que c'est en Argentine que ça s'est passé –précise l'implacable Isabelle. Vous vous référez à vos ennuis avec les militaires ?
- Non..., pas exactement, ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire.

On ne sait rien de plus cette nuit-là. A minuit, on se souhaite une bonne année... et un heureux millénaire. Mais le vieux cinéaste est distrait.

A la maison, je comprends qu'Isabelle ne partage pas mon enthousiasme pour Jim Rosso.

- Ton ami ressasse des histoires sans queue ni tête.

Isabelle et moi ne sommes pas complémentaires. Sauf au lit. A vrai dire, elle ne le sait pas encore mais elle est en partance. Elle a choisi la profession d'interprète par amour pour l'anglais et les voyages. Le problème, c'est qu'elle veut s'établir. Nos quarante ans nous laissent peu de temps etc, etc.

Moi qui vis d'ombres, le récit de Jim a éveillé mon attention, comme ce n'était plus le cas depuis longtemps. De plus, je sens qu'il n'a pas raconté l'essentiel. J'aimerais écrire cette histoire. Ca fait un moment que j'ai des velléités littéraires mais mes quarante ans sonnent leur glas. Je ne sais pas exactement pourquoi. Un sentiment diffus que je ne saurais expliquer. Comme ce mal-être que je ressens, et que je n'avoue à personne.

Heureusement, dans mon studio d'enregistrement, j'oublie tout, me consacrant totalement à l'enregistrement de multiples sons : des voix de locuteurs français et étrangers, des musiques. Les propriétaires du studio, deux frères, ont confiance en moi.

5. |

Le paysage défilait devant ses yeux. Elle n'aurait pas voulu interrompre ce voyage, même si ses couleurs n'étaient pas celles de la joie. Elle savait que ce gris infini était la première image qui impressionnait les Latino-américains en arrivant en Europe. Les vieilles maisons en pierre aux portails remplis de lierre, aux lourds escaliers en fer et aux toits en ardoise – desquels les Français sont si fiers, signifiaient pour eux une austérité remplaçant implacablement les jours insoucians.

Une autre gare. Elle devinait déjà le panneau qui se détacherait de la nuit blafarde. Une autre gare, avec ses bruits familiers mais pour ainsi dire ouatés, fruit de tant de vécus semblables, de tant d'allers-retours ferroviaires qui marquaient cette semi-émigration dans un pays si proche et en même temps si éloigné. Ses pensées étaient nostalgiques, diffuses. Puis une vision la réveilla : de lourdes portes enfermant des corps condamnés à l'holocauste, à l'époque où son pays s'était voracement jeté sur ses voisins, d'avance vaincus par la peur. Combien de condamnés remis aux horribles gueules des fours de la mort, combien de victimes offertes par une France d'avance amnésique, combien de personnes transportées sur les voies qu'elle empruntait en ce moment en sens inverse ?

Le voyage semblait interminable. Elle pensait au livre qu'elle lui avait acheté. C'est sûr, il allait adorer l'exubérance, le réalisme magique, comme disaient les critiques et les lecteurs avertis, de plus en plus nombreux depuis que García Márquez avait obtenu le Prix Nobel de Littérature grâce à son *Cent ans de solitude*. Quel contraste, pensait-elle, entre la chaleur et la folie qui transpiraient de toutes les pages du livre et les usines qu'elle voyait de son wagon, à travers les vitres inondées de pluie. Froid et rigueur définissaient l'Europe de cette fin des années 80, principalement dans le cas de son pays, au moins aux yeux de ses voisins. Ici, on ne mourait plus, tout du

moins plus assassinés pendant une grève, comme à Macondo dans le livre. Mais on mourait de conformisme. Elle voulait des enfants et l'idée d'habiter un de ces pavillons saumon, qui poussaient comme des champignons autour des villes, la terrorisait.

Le train était parti de Hambourg la veille. Hanovre, Berlin... Strasbourg était près de la frontière mais elle ne savait pas très bien si elle voulait arriver à destination.

Il l'attendrait. Elle céderait. Elle ne devait pas oublier que leur histoire ne durerait pas. Comment lui expliquer ce qu'elle n'arrivait pas à formuler pour elle-même ? Elle se croyait faite pour traverser l'existence, pas pour la vivre. Pas lui.

Elle sourit en pensant à la façon dont ils avaient fait connaissance. C'était un étudiant vaniteux qui, au début, suivait les cours de la jeune assistante avec un dédain à peine dissimulé. Il la fatiguait avec ses questions sur l'histoire de l'Allemagne. D'autant plus qu'elle ne savait pas toujours répondre. Elle avait à peine terminé ses études et grâce à un échange entre les Universités de Hambourg et de Strasbourg, avait été chargée de cours en Alsace. Avec le temps, elle l'avait vu se métamorphoser. Il devint moins agressif, plus humain. Son regard, parfois, allait vers le vide et vers elle. Puis, il paraissait se réveiller et commençait à prendre des notes frénétiques sur son cahier, levait la main pour poser une question. Quand il l'invita à prendre un verre, elle se surprit à accepter. Elle croyait ressentir de la colère pour son attitude première. Elle sut alors qu'il lui plaisait. Pendant les deux mois suivants, de la fin de l'hiver aux premiers jours du printemps, ils se virent sans cesse dans son petit appartement du centre-ville ou dans des cafés, toujours les mêmes. Jamais chez lui. Ils voulaient être seuls mais pas pour cacher leurs liens : ils n'hésitaient pas à s'embrasser devant les autres quand ils se croisaient dans les couloirs de l'université.

Cet été là, de retour dans son pays, elle fut d'abord gagnée par l'euphorie puis un goût amer s'installa.

Elle s'aperçut qu'elle avait les yeux fermés et les ouvrit. Une femme entre deux âges traversa le wagon avec un enfant d'une huitaine d'années. Elle pensa qu'un jour, elle serait comme elle, mariée à un autre et se demanderait pourquoi elle n'avait pas cédé à l'homme qu'elle avait aimé. Le train ralentit. Le bruit acheva de la tirer de ses réflexions. Elle saisit sans effort sa lourde valise. Son imperméable à la main, elle descendit les marches du train. Ensuite, face à ce quai de Strasbourg qu'elle connaissait si bien, elle s'arrêta. Son combat intérieur était assez bien incarné par ce lieu, qu'elle aimait et détestait à la fois. Un endroit froid, battu par les vents et empli de bruits stridents. Ça sentait le tabac des nuits sans sommeil et c'était aussi le point névralgique de leur histoire. Elle pressentait déjà quel souvenir il deviendrait pour tous les deux.

Comme dans une séquence de films, au moment même où elle descendit du wagon et mit le pied sur le sol glacé, elle l'aperçut derrière un groupe de voyageurs, à quelques mètres, qui s'éloignait. Il resta seul, immobile, l'observant.

6. |

Il faisait chaud dans le compartiment. Anna sourit à l'éclairagiste quand il éteignit les spots qui l'aveuglaient. Le metteur en scène paraissait satisfait de la prise et annonça que ça suffisait. Ils purent tous rentrer à l'hôtel. Elle dîna avec l'équipe puis s'en alla. De sa chambre, elle voyait, immense, la cathédrale qu'elle connaissait bien. Elle resta longtemps à la contempler.

Elle pensait au film et se demandait comment serait la scène qu'elle venait d'interpréter. Le cinéaste avait dit qu'il ajouterait une voix off – un monologue intérieur dit par elle-même. Le film était loin d'être une superproduction. Il s'appelait *Le rêve américain*. Elle n'avait pas aimé le titre avant d'en comprendre le sens.

Elle trouvait Jim sympathique et avait accepté facilement son offre même si elle préférait le théâtre. Elle commençait également à s'intéresser au film, surtout à cause de l'atmosphère qu'il arrivait à créer pendant pratiquement toutes les scènes du tournage. La scène du train était la dernière. Contrairement à beaucoup de ses collègues, le cinéaste filmait linéairement. C'était un classique, au meilleur sens du terme. Classique, nostalgique et profondément humain.

La dernière prise l'avait beaucoup impressionnée. Elle ne s'était jamais sentie aussi proche d'un personnage, même au théâtre où l'identification est plus facile avec l'absence de la structure technique nécessaire au cinéma. Elle avait l'impression d'interpréter une vie qui s'éloignait et cette vie aurait bien pu être la sienne. Elle sentait, très proche, l'ombre de sa grand-mère, qui avait vécu non loin de là, à Fribourg, et qui lui avait laissé un journal écrit quarante ans plus tôt en Amérique du sud. Elle l'avait amené avec elle et se promit d'aller à Fribourg, bientôt, à la recherche de ses origines. Cette décision la soulagea. Elle eut conscience, un instant,

de sa station près de la fenêtre, puis replongea dans le film. Elle supposait que Jim ne l'avait pas choisie uniquement pour son talent d'actrice. Elle avait su – par des amis dans le milieu – qu'il cherchait depuis longtemps son interprète et de façon étrange. Il ne faisait passer aucun test ; cela signifiait peut-être que la physionomie de l'actrice et sa voix étaient plus importantes que son talent. Un soir, à la sortie d'un théâtre où elle jouait une pièce de Karl Valentin, il apparut. Jusque là, Anna n'avait pas eu de grand rôle. Elle survivait en donnant des cours de piano. Si elle n'avait pas opté pour le théâtre, elle aurait pu, sans difficulté, devenir une grande pianiste. Avec le recul, elle remerciait une mère autoritaire de l'avoir obligé à persister.

Jim écouta distraitement ce qu'elle lui expliqua sur son inexpérience du cinéma et sa préférence pour la scène. Il parvint rapidement à la convaincre de participer au projet. Le budget était limité, c'était un franc-tireur, mais elle aima comment il parlait du scénario. Sa sincérité et son manque d'ambition la touchèrent. Une première impression qui se confirma au tournage : sans effort, sa passion contaminait toute l'équipe. Elle s'aperçut que personne ne comprenait très bien le sens de l'œuvre en gestation mais que tous collaboraient.

Anna parla souvent avec Jim mais il se référait peu au film, préférant qu'elle raconte sa vie à elle. Sa sollicitude augmenta lorsqu'il sut qu'elle avait vécu au Pérou pendant son enfance. Elle se demandait souvent pourquoi et cette nuit là, plongée dans l'observation de la cathédrale, elle n'avait toujours pas de réponse.

7. |

Jim est seul. Je ne l'ai pas revu depuis le Nouvel An mais d'emblée ou presque, je lui demande qu'il me raconte la fin de son histoire.

- Après l'Argentine, pourquoi tu n'es pas rentré en France ?
- Je n'étais pas fou. J'ai traversé les Andes clandestinement, à cheval, en passant par le Chili, comme Neruda quelques années plus tard.
- Sauf que lui, c'était dans le sens contraire, j'ajoute.
- C'est vrai. Après le Chili, je suis arrivé au Pérou. Très mauvaise idée. Dès que j'ai passé la frontière, j'ai été arrêté.
- Les généraux argentins avaient déjà le bras long...
- C'est ce que j'ai pensé au début, mais non. Quand je suis arrivé à l'île de El Frontón, l'île prison à côté de Lima, le directeur m'a informé de ma situation de prisonnier de guerre.
- Prisonnier de guerre ?!!
- Oui. Pour les autorités péruviennes, bien que fuyant les Nazis, je faisais partie des forces de l'Axe.
- ...
- C'est bien simple. N'oublie pas que c'était une guerre mondiale. Le Pérou se considérait en guerre contre l'Allemagne et... l'Italie, même si les fascistes européens ne connaissaient pas le Pérou et ne se souviendraient de l'Amérique du sud qu'à partir de 44. Avec mon nom italien, malgré ma nationalité française, j'étais un ennemi ; j'ai même été accusé d'espionnage. Je suis resté plus d'un mois en prison, où j'ai mangé tant de soupe de poissons au goût de savon que, maintenant, je déteste le *chupe*¹ péruvien. Sans parler

¹ Soupe à base de crevettes et de lait.

du froid !.. Faut pas croire que Lima est un paradis tropical : six mois d'intense humidité qui me gelait les os dans une île battue par les vents. Il y avait beaucoup de détenus, arrêtés arbitrairement comme moi. J'aurais pu apprendre l'allemand en prison si j'avais voulu.

- Comment sais-tu que ce n'était pas de vrais espions ?
- Mais non. Tu as trop vu de mauvais films, on dirait. C'était des commerçants, des ouvriers, des gens de divers métiers... qui étaient déjà là avant la guerre pour des raisons économiques.
- Comment tu t'en es sorti ?
- Bizarrement. Un Français, dénommé Fernand Führer, m'a fait libérer.
- Avec ce nom, c'est au minimum surprenant !
- Le plus drôle, c'est que Fernand Führer est juif, fils d'un commerçant de Saint-Ouen. Il avait une grande qualité, qui ne laissait personne indifférent : il était riche. C'est comme ça qu'il a évité la guerre.
- Mais qu'est-ce qu'il faisait au Pérou à l'époque ?
- Sa famille avait été déportée en janvier 40. Par miracle, il n'était pas chez lui le jour de l'arrestation et il a pu s'enfuir.
- Et l'argent, c'était à ses parents ? Les Allemands ne lui ont pas confisqué ?

C'est une question typique sur la guerre, et particulièrement sur celle-là avec ses dénonciations et ses enrichissements subits.

- Je ne sais pas. Et franchement, quand il est arrivé avec son argent, pour faire un film, je ne lui ai pas demandé d'où il venait. D'ailleurs, si je n'avais pas été cinéaste, il ne se serait jamais intéressé à moi et j'aurais pourri dans ma prison.

Jim ajoute :

- Tu ne trouveras jamais le film que j'ai réalisé pour lui. Et c'est tant mieux.

- Comment s'appelait-il ?
- Marcel, l'ange de Michel...

8.

Le jeune Fernando et Celia, la belle Péruvienne, étaient l'attraction du quartier de La Victoria. Dans leur maison, entourée de hauts murs, Fernand avait installé un salon artistique. Les bourgeoises de la ville de Lima le fréquentaient l'après-midi, à l'heure du *lunch*. Les maris les y retrouvaient après l'inauguration d'une nouvelle usine ou d'un nouveau bordel.

Fernand voulait parler de cinéma mais c'était difficile car les invitées ignoraient presque le sens de ce terme. Lui non plus n'en savait pas grand-chose mais ce détail n'était pas un frein pour ses ambitions. Il avait imaginé pour lui-même un destin grandiose. Le cinéma, spectacle de masse, serait parfait.

- Pourquoi me former - disait-il devant Jim Rosso (qui ne disait rien par gratitude) si le cinéma, quand je le voudrai, s'adaptera à moi ?

Temporairement éloignés du septième art, Fernando et Celia se consacraient au salon littéraire. Quand Führer arriva dans cette rue peuplée de petites échoppes, bientôt suivi par de luxueuses voitures, il provoqua l'étonnement puis le rire.

Fernand avait été un étudiant dilettante en France et son salon imitait vaguement la deuxième moitié du 19^e siècle. Lui-même copiait son apparence d'Aristide Bruant, dont il avait par hasard vu le portrait au cours de ses maigres études artistiques. Son manteau, surmonté d'un cache-col, devenait franchement inconfortable en décembre. Le Führer de l'été suait et puait, ce que les dames de la société supportaient bravement, accusant son origine française.

L'une d'entre elles, la maîtresse du ministre de la Justice, lui raconta le cas du Français emprisonné à l'île du Frontón. Il n'y prêta guère attention au début. Il faut dire qu'en plus de son amour démesuré pour sa propre personne, il méprisait les

femmes à peu près autant que ses riches invités leurs épouses. Celia n'était pour lui qu'un objet de décoration diurne et d'exploration nocturne. Pourtant, quand la courtisane des ministères expliqua que le prisonnier se disait cinéaste, Führer se montra aussitôt intéressé. Jim passa de l'enfer du Frontón à celui du salon du jeune Fernando et de la belle Celia, où l'art recevait un constant et anachronique hommage.

Il profita des quelques jours de repos, autorisés par son sauveur, pour visiter Lima, qu'il trouva plus intéressante et plus authentique que Buenos Aires.

Fernand lui parla bientôt d'un projet « génial ». Il s'agissait de « créer une œuvre cinématographique sur la vie de Marcel-Ange, le frère de Michel. Selon Fernand, le personnage était réel, bien qu'inconnu car fruit d'une relation illicite du père du grand peintre. Plusieurs années plus tard, de retour en France, Jim découvrit que Marcel-Ange était en réalité une petite ville. Le personnage avait une légitimité géographique et non historique. Führer avait allégrement confondu les deux. Pour faire le film, il décréta la mobilisation générale, affirmant qu'ils « allaient débiter la gestation d'une œuvre impérissable », que grâce à elle, Lima serait reconnue internationalement et pourrait même rivaliser avec Madrid. Il ne s'agissait pas de tout le Pérou. Les créoles, descendants des conquistadors espagnols, ignoraient ce qui se passait en dehors de la capitale, là où on rencontrait, quelle horreur, des indiens et des noirs qui n'étaient même pas des domestiques. Le personnage de Marcel-Ange serait réhabilité, on établirait un pont avec l'Italie immortelle et peut-être même découvrirait-on que Marcel avait aidé Michel à « décorer » la Chapelle Sixtine. Fernando ne dépensa pas un sou. Le directeur des mines d'argent de Cerro de Pasco voulut absolument payer la caméra et la maîtresse d'un armateur important du port du Callao obtint son transport gratuit, L'épouse du plus grand exportateur de guano convainquit le mari de financer le tournage et fut baptisée officiellement « productrice » pendant une réunion du salon littéraire, poétique et

néo-cinématographique du quartier de La Victoria. Pour interpréter le rôle de Marcel-Ange, un fils à papa, au physique agréable et parfaitement incompetent, fut imposé à Jim, qui essaya d'atténuer, au moment du montage, les erreurs de tous ses collaborateurs. Le film fut bien accueilli à Lima mais n'en sortit jamais. Bien entendu, Führer en attribua l'échec à la guerre qui continuait de dévaster l'Europe.

9. |

Le personnage de Marcel-Ange nous agite les zygomatiques. Il n'y avait bien longtemps que je n'avais pas autant ri.

- Finalement, tu es passé d'une prison à l'autre.
- Oui mais je n'ai pas tout à fait perdu mon temps. Il s'est passé quelque chose qui a eu beaucoup d'importance dans ma carrière. Grâce à Fernand et ses mécènes, j'ai eu accès à un bon matériel de postproduction.
- Ce qui veut dire que tu as fait un autre film au Pérou ?
- La réponse est non. Mais j'ai réussi à terminer, à peaufiner le montage du film que j'ai fait avec Pedro Gamboa en Argentine, *Des histoires pour l'Histoire*.

Sa réponse me laisse sur ma faim :

- Ah bon, je croyais que ça n'avait pas beaucoup d'importance pour toi, que c'était juste une attaque humoristique contre l'armée argentine ?
- Oui, oui... soupire le vieux cinéaste, comme s'il voulait éloigner ses pensées.

Ses ellipses m'incommodent.

- Tu fais allusion à autre chose dans le film... comme tu avais commencé à le faire à Nouvel An. Je me trompe ?
- Non. Mais je ne sais pas si je dois et surtout comment te le raconter. C'est si... impalpable.
- Je connais ce sentiment, peut-être plus que tu ne crois, et c'est peut-être exactement ce que j'aurais pu moi-même te dire...
- Là, je ne te comprends pas bien, Louis. Ce qui s'est produit dans ce film, je ne crois pas que quelqu'un d'autre pourrait te le raconter...

Comme à son habitude, il soupire :

- Bon, je vais essayer d'être clair. Cette réalisation n'a pas grande importance

dans ma filmographie, c'est vrai et le montage n'a pas posé de problème particulier, d'autant plus que nous l'avions pratiquement terminé, Pedro et moi. C'est au niveau du son qu'il s'est passé quelque chose... d'étrange.

- Etrange au niveau du son ?
- Oui, je me suis rendu compte, à Lima, au montage final qu'il y avait comme en surimpression sur les dialogues finaux, ou en sous-impression serait peut-être plus exact, une voix inconnue. En fait, ce n'était pas une voix inconnue mais elle n'avait rien à voir avec les scènes filmées en Argentine. Et surtout, à aucun moment je ne l'avais enregistrée.
- Tu es sûr de ce que tu dis ?
- Oui, j'en suis sûr.
- Qu'est-ce qu'elle disait ?
- Parfaitement. C'est peu dire qu'elle m'a accompagnée toute ma vie. Elle disait : Une autre gare, avec ses bruits familiers mais pour ainsi dire ouatés, fruit de tant de vécus semblables, de tant d'allers-retours ferroviaires qui marquaient cette semi-émigration dans un pays si proche et en même temps si éloigné.

10. |

-

Seul chez moi, des questions me taraudent. Difficile de croire que la rencontre avec Jim soit une coïncidence. Le vieux cinéaste a fini par narrer que la voix a déterminé la trame d'un film qu'il a réalisé quarante ans plus tard. Un film qui a eu un certain succès d'estime en 1982 et qu'il a intitulé *Le rêve américain*. Il a construit l'argument autour de la phrase mystérieuse. C'est l'histoire d'une longue séparation. L'actrice principale était une quasi-inconnue qui évoquait pour lui en quelque sorte la femme idéale. C'est tout du moins ce qu'il s'est dit plus tard, cherchant à savoir pourquoi, après l'avoir vue par hasard dans un petit théâtre de la périphérie parisienne, il l'a immédiatement engagée. Je me dis qu'elle devait être plus pour lui que la femme idéale. Elle devait lui rappeler quelqu'un.

Ce jour là, face à Anna, il n'a pas prêté attention un seul instant à la pièce ; les yeux rivés sur la scène, comme conduit par l'actrice, il a échafaudé le scénario de *Le rêve américain*, imaginé les décors, pensé la musique. Lorsque les lumières du théâtre se sont rallumées, son film était fini. Il n'a pas pris la peine de vérifier le jeu d'Anna ; il avait la sensation de l'avoir toujours connue. Lorsqu'elle lui a appris qu'elle avait vécu en Amérique Latine, l'évidence s'est confirmée. La boucle était bouclée.

L'histoire du film ne m'intéresse pas beaucoup. Mais la phrase entendue par Jim m'obsède. Je n'arrive pas à savoir pourquoi elle m'est si familière. Elle ne me dit rien de précis, enfin pas exactement. Une image heureuse et en même temps douloureuse s'impose petit à petit comme un objectif qui ferait sa mise au point. Inès, ma passion d'étudiant !

Je me souviens avec précision de l'osmose que je ressentais avec elle à tous instants, de nos voyages, mais aussi de nos longs moments de simple sérénité, au hasard des

discussions, des films que nous nous faisons découvrir l'un et l'autre, des carnets que nous écrivions ensemble, avec le pressentiment sans doute que notre relation n'était pas faite pour durer. Inès, que je n'ai pas revue depuis des années, des siècles.

11. |

Dans l'appartement que j'avais loué avec des amis, on s'entassait souvent à plus de quinze, surtout en soirée, moment où les étudiants, qui feignaient de travailler en journée, aimaient se retrouver autour de vodkas bon marché et autres beaujolais nouveaux, vautrés dans des fauteuils récupérés chez Emmaüs. Je devais me souvenir longtemps de ces moments d'insouciance. Mon diplôme de communication en poche, j'avais intégré la section de lettres modernes de l'université. J'avais l'impression de pouvoir refaire le monde. L'euphorie ne craint pas le ridicule : je brandissais comme des slogans les banalités les plus achevées, que seules les vapeurs bienveillantes de l'alcool parvenaient à faire apparaître comme des vérités. Mon horizon et celui de mes compagnons d'innocence se limitaient aux brumes des reliefs de repas sur lesquels terminaient de se consumer les mégots, cadavres des discussions à n'en plus finir. Nous distinguions à peine les contours de notre horizon le plus proche et croyions toucher du doigt les péninsules les plus lointaines, les eaux les plus profondes et autres concepts que nous analysions sans scrupule, prenant la superficie pour de la profondeur, la rhétorique de bas étage pour la plus ardente philosophie, les séances de spiritisme enfantin pour le mysticisme le plus avancé. Et quand ivres de pouvoir, à une heure avancée du petit matin, nous partions à l'assaut de nos moulins à vent, c'était pour chevaucher nos couches aux draps pas très frais rêvant de mille conquêtes qui, tard au réveil, se transformaient en migraines foudroyantes et en promesses d'abstinence qui étaient respectées jusqu'au premier apéritif de la soirée. L'amour et l'amitié étaient la grande affaire. Larmoyants, nous nous jurions des sentiments éternels, croyant brûler notre jeunesse comme de nouveaux Rimbaud, même si de la poésie, nous ne connaissions

guère que les vers d'Aragon, que nos professeurs avaient eu tant de difficultés à nous faire assimiler un lustre plus tôt. Nos princesses ne se penchaient au balcon que pour boire et roter avec nous et piètres Sancho Panza, nous nous voyions tous dans la peau de Don Quichotte régaland ses îles.

Et pourtant, il y avait bien ses soirées blafardes où au coin de la rue, Inès n'en finissait pas de disparaître, se détachant sans jamais s'arracher. Emmanuel et Brigitte, mes deux co-locataires, partaient souvent le week-end dans leurs familles respectives. C'était pour moi des heures d'errance. J'allais dans des bars où je ne consommais qu'un sobre café et m'abîmais dans des recherches que je n'aurais jamais confiées à mes amis. Mes pas me conduisaient souvent sur le quai de la gare où je ne prenais jamais aucun train. Las des stations debout et des visages inconnus, je me rendais ensuite dans la brasserie aux néons crus et aux odeurs de pression chaude, où j'avais une table favorite, peu prisée parce qu'elle se trouvait juste à côté de la porte d'entrée coulissante.

12. |

La route a la vertu de me faire oublier toute préoccupation. Un objectif précis, qui fixe l'attention, des gestes mécaniques mais requérant néanmoins de l'adresse, voilà qui me convient parfaitement. Au volant, j'ai presque l'impression que les hommes sont bons et que leur vie a un sens. Une radio, quelques cigarettes, pas de passager, c'est encore mieux, et je me sens bien.

On n'a pas si souvent l'occasion, en dehors des voyages, de songer sans être interrompu. Et pour quelqu'un - c'est mon cas - qui a besoin d'occuper une partie de son esprit pour que l'autre réfléchisse, les voyages routiers sont irremplaçables. En avion, il faut quelques verres pour oublier complètement le principe de l'attraction terrestre : quelques verres qui font perdre la lucidité nécessaire à la réflexion. Dans le train, on n'a pas l'occasion de s'occuper avec des gestes machinaux et il se passe toujours quelque chose dans le wagon qui attire l'attention. Non, décidément, il n'y a guère que chez le psychanalyste ou au volant sur les routes secondaires que l'on peut penser paisiblement. Pas sur l'autoroute, évidemment, qui est à la conduite ce qu'est le *fast-food* à la cuisine.

L'aube pointe. La brume recouvre les prés encore empreints de rosée. La tombée de la nuit égale en beauté le lever du jour. Mais quand celle-ci annonce un matin clair d'hiver, elle est irremplaçable. Mes pensées paysagères m'amènent à Madagascar. Là bas, le jour mourant couvrait d'orange les nombreuses collines de Tananarive. J'y ai appris ce qu'un ciel embrasé veut dire. Ce sont des images de mon album personnel, que je feuillette parfois, un album par ailleurs bien incomplet sur une période de ma vie.

Puis je songe à Jim, en me demandant pourquoi. J'ai l'habitude d'analyser le

cheminement de mes pensées, les sauts successifs qui m'amènent à une réflexion. Je conclus cette fois que penser au vieux cinéaste est très explicable après les événements de la veille.

Lorsqu'il m'a révélé son obsession pour la phrase qui s'était introduite dans le film, je lui ai dit qu'elle me rappelait ma propre vie à Strasbourg. Il a paru très surpris quand j'ai prononcé le prénom d'Inès. Je n'avais pas l'impression d'avoir dit quelque chose d'extraordinaire. Pourquoi réagissait-il de cette façon ? Pourquoi cette phrase m'a-t-elle rappelé Inès ? Pourquoi le passé de plus de seize ans a-t-il ressurgi de cette façon ?

Se rendre à Strasbourg, c'est traverser toute la France et aussi renouer avec une ville que j'évite soigneusement depuis des années. Dijon, Belfort, Mulhouse... Strasbourg... Je quitte l'autoroute en direction du centre de la ville vers 8H du matin. Elle ne semble pas prête de sortir de sa torpeur dominicale et hivernale. En d'autres circonstances, j'apprécierais le calme des rues et la fluidité de la circulation.

Strasbourg, modèle de cité socialiste et écologique. C'est vrai que le centre-ville a changé. Les voitures semblent avoir été bannies. De nombreuses rues sont maintenant piétonnes. Je ne peux pas me garer près de la cathédrale.

Je choisis de débiter la journée par un double café express. Le café où je me trouve m'est inconnu. C'est préférable. J'ai oublié l'accent alsacien. Celui du serveur attire mon attention ; je me demande si moi aussi, une quinzaine d'années auparavant, je parlais de cette façon. Cela me fait sourire intérieurement. Puis je pense à Inès. Que vais-je lui dire si je la vois ?

Comme un personnage de dessin animé faisant un pas dans le vide en espérant qu'un pont apparaîtrait sous mes pieds et grandirait au fur et à mesure de sa marche, je sors du bar bien décidé à me rendre chez mon amour d'autrefois. Je passe devant la cathédrale, sûr de retrouver un chemin si souvent parcouru. Mais la

petite rue que je pensais être celle de l'appartement d'Inès ne me conduit pas là où je croyais. Elle n'a rien à voir avec mes souvenirs. Je réalise d'ailleurs qu'ils deviennent soudain flous, comme une image que l'on scrute trop longtemps et qui est rendue évanescence justement par l'insistance de ce regard. Je rebrousse chemin, prends la voie parallèle, ne reconnais rien non plus. Je me rappelle le numéro de la rue : 29. J'y vais. C'est bien ça : je me trouve devant la façade de l'appartement de celle qui est restée pour moi, par la force des choses, une jeune fille. Je reviens à l'angle de la rue, rassemblant mes souvenirs et cherche son nom. Je finis par trouver la plaque : « rue de la Rape ». Il faut bien avouer que ça ne me dit rien. De retour au 29, la porte en bois massif, les fenêtres à petits carreaux me paraissent connues. Les mêmes volets blancs, les pierres taillées autour des fenêtres...

Je jette un coup d'œil. 10 heures. Une heure décente, même pour un dimanche. J'appuie sur l'unique sonnette, sur laquelle aucun nom n'est inscrit. Je n'entends rien, attends une longue minute puis réenclenche le timbre. Le même silence. Un passant portant un carton m'oblige à m'écarter de l'entrée. C'est la seule présence humaine.

Je n'accepte pas d'avoir fait tout ce chemin nocturne et vécu ces dix-sept longues années pour rien. Je frappe à la porte. D'abord de façon mesurée puis de plus en plus fort. J'ai l'impression de réveiller la terre entière.

Rien ne se passe.

Pourquoi les choses ne s'arrangent-elles jamais comme je le souhaite ? Pourquoi ne peut-il pas y avoir de réponses à mes questions ?

Je n'ai pratiquement plus rien à faire dans cette ville. Pourquoi n'ai-je pas vérifié sur l'annuaire en ligne si Inès figure toujours sur la liste des abonnés de Strasbourg ? Pour moi, elle doit toujours être à la même place, comme si les choses n'avaient pas changé depuis 17 ans. N'ont-elles pas changé pour moi ?

Je me rassérène en pensant aux renseignements téléphoniques. Une cabine m'accueille bientôt. J'en sors déçu : elle ne figure ni à Strasbourg, ni à Hambourg, sa ville natale.

Je me demande si les souvenirs ne s'estompent pas quand on veut les retrouver. La vie avec Inès me semblait plus proche lorsqu'elle était loin de son lieu d'accomplissement. J'ai besoin de revoir la gare, où nous nous sommes retrouvés et perdus tant de fois. Je l'aurais perdue tout à fait si je n'avais pas reconnu les lieux.

Il en est autrement. Le quai de la gare m'accueille comme une vieille connaissance. Dans cet espace froid, immense, nous avons souffert départs et retours. Je revois sa mince silhouette, son manteau bleu-marine, l'adieu joué des centaines de fois, les faux-départs puis les courses l'un vers l'autre, comme si nous savions que dans un avenir proche la séparation serait définitive. Il y avait aussi les retours, la joie de la retrouver après deux mois de vacances loin l'un de l'autre. Son haleine fraîche, ses cheveux qui se défaisaient sous mes doigts, la chaleur de sa peau. J'avais besoin à chaque fois de ces contacts, la parcourant comme une terre qu'on a longtemps cherchée, qui n'apparaît sur aucune carte. Aveugle, je la regardais en la touchant.

Je reste longtemps sur le quai de cette gare, comme si quelque chose restait à dire. Puis mes pas m'entraînent vers la sortie sans que je n'y prête vraiment attention. Ce n'est que devant la grande brasserie contiguë que je suis réveillé de ma torpeur. J'entre sans réfléchir, comme contraint par l'habitude. La petite table ronde à droite de la porte tournante est libre. Je m'y assois. Il me semble enfin que mes souvenirs ne me fuient plus.

13. |

Je n'aime pas les sports d'hiver. Et d'ailleurs je ne comprends pas les gens qui font semblant de trouver ça étrange. Parce qu'enfin, je ne vois pas ce qui plaide en faveur de la transhumance hivernale. D'abord, les stations sont moches, déprimantes même ; ces chalets, mélange de bois et de fer, ces appartements à l'odeur de moisi où s'entassent les joyeux ovidés dans des conditions qu'ils ne souffriraient pour rien au monde dans d'autres circonstances. Et le sommet, si l'on peut dire, sont les remonte-pentes. Les files d'attente, au milieu de gens en dangereux déséquilibre, brandissant leurs bâtons sans vergogne et toujours prêts à enfoncer leurs skis dans ceux de leurs malheureux congénères, avant d'être happés par la chose métallique. Quelle belle image de l'inutilité !

Emmanuel Schneider, lui, est un passionné des glissades. Et comme c'est un ami, je supporte stoïquement, dès l'hiver venu, les invitations répétées au délire neigeux. Je ne cède pas cependant. Pour rien au monde. Quelques semaines plus tôt, pourtant, la conversation téléphonique ne s'est pas éternisée sur la beauté des Alpes. Je suis parvenu à le convaincre de me rendre visite. J'ai toujours beaucoup de plaisir à les voir, Brigitte et lui, mes deux compagnons de Strasbourg. Et puis je souhaite aborder un sujet qui ne se prête pas bien à une conversation à distance.

Bien que je n'aie jamais songé avoir d'enfants, je m'entends aussi très bien avec leur fille, qui possède déjà une bonne dose d'humour.

Comme à chaque fois, ils ont amené de leur Alsace, où ils résident depuis toujours, un carton de bouteilles de Riesling. Quand à moi, j'ai renouvelé ma réserve de Bordeaux. Nous aimons tous les trois nous attarder autour d'un verre et cette visite ne fait pas exception à la règle.

La conversation est si agréable que j'en oublie presque le sujet qui me préoccupe.

Nous évoquons avec une grande régularité, très fatigante pour les non-initiés – mais à vrai dire, ça m'est bien égal - les années où nous partagions un appartement vétuste dans la périphérie de la capitale alsacienne.

Je ne leur ai jamais reparlé d'Inès. A bien y réfléchir, je ne pensais pas vouloir bannir cet épisode de ma vie ; c'était plutôt qu'il n'y avait rien à en dire. Un jardin secret que je ne peux plus cultiver depuis longtemps.

Je suis très étonné, qu'après que je l'ai mentionnée, Brigitte me demande qui est Inès. Comment ne peut-elle pas se souvenir des heures passées tous les quatre, à hanter les bars, les cinémas, à discuter pendant des heures, comme nous le faisons là, avachis dans des canapés récupérés chez Emmaüs, et qui constituaient le plus beau de notre mobilier. Comment ne peut-elle pas se souvenir si moins d'une demi-heure auparavant, elle m'a rappelé, avec force détails, une aventure insignifiante que j'ai eue avec la jolie petite vendeuse d'un magasin de vêtements du centre de la ville.

Je pourrais jurer, bien que je n'en saisisse pas le sens, qu'Emmanuel dira ignorer lui aussi l'existence d'Inès. Ce qu'il fait.

J'évoque une dizaine de rencontres, crois même pouvoir, sans succès finalement, leur rappeler la teneur de certaines conversations à trois ou à quatre. En vain.

Je finis par changer de conversation. Quoi faire d'autre ? La fougue de nos discussions a toutefois disparu. Je parle distraitement et les autres se demandent quelle mouche m'a piqué. Nous allons nous coucher plutôt que ne le prévoyait l'état des bouteilles.

Le lendemain, au petit déjeuner, je m'essaie à la bonhomie et m'efforce de ne pas laisser transparaître la stupeur provoquée par la conversation de la veille. Mais Emmanuel en reparle, comme pour vérifier si son vieux camarade délire encore. Lui qui s'exprime toujours avec le plus grand naturel toussote, gêné, avant de poser la question :

- Dis-moi, au fait, cette Inès, c'est une blague ?

Je saisis l'occasion de ma mauvaise humeur matinale proverbiale pour me garder de répondre. Mais ça ne suffit pas à le décourager, tant il y est habitué.

- Oui, elle est bien bonne, non ? déclarè-je finalement.
- Moi, il ne m'a pas semblé que tu plaisantais, lâche Brigitte, fine mouche.

Jusqu'à la fin de leur séjour, je prends soin de ne plus faire allusion à Inès. Dès leur départ, je cours vérifier sur l'ordinateur l'information que je n'ai pas réussi à obtenir jusqu'alors. J'ai beau élargir ma recherche aux environs de Strasbourg et de Fribourg, je ne trouve pas son adresse. J'essaie les renseignements téléphoniques, mais logiquement c'est un échec.

Qu'elle ait déménagé, quoi de plus vraisemblable, mais que mes amis les plus proches, qui ont le mieux connu la jeune étrangère, l'aient totalement effacé de leur mémoire, ça, c'est incompréhensible...

Je pense à mon père. Il l'a rencontrée une fois, à l'occasion d'une de ses rares traversées de la France, pour une visite éclair à son fils. Je le surprends par un appel tardif. Après les banals échanges habituels, j'essaie discrètement de dévier la conversation vers mon passé strasbourgeois.

- A propos, je suis retourné en Alsace, il n'y a pas longtemps.
- Où ça ? A Strasbourg ?
- Oui.
- Pour voir Emmanuel et Brigitte ?
- Non, c'est eux qui sont venus ce week-end.
- Pour ton travail, alors ? Parce que j'imagine que le tourisme dans l'est de la France à cette époque, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux.

Je ne sais pas vraiment comment aborder des doutes qui ne font que s'amplifier.

- Non, en fait, je voulais revoir une amie, que tu as vu une fois. Inès. Tu dois t'en rappeler.

- Agnès ! Non, je ne connais aucune Agnès.
- INES, papa. Tu deviens sourd. Une amie que j'avais à Strasbourg.
- Amie... Tu veux dire petite amie, maîtresse, bonne copine... Je ne sais jamais le sens que tu mets derrière ce mot.
- C'est ça, oui, petite amie si tu veux.

Pierre Delvaud paraît hésiter puis demande :

- Mais qui c'est cette Inès ?

Nous fixons une visite la semaine prochaine. Il se plaint souvent, toujours avec l'humour bourru qui le caractérise, de mon ingratitude, qu'il dit évaluer à la rareté de mes appels et à mes séjours homéopathiques en Bretagne. Il exagère, comme à son habitude.

Il a même poussé le grossissement du trait à un niveau professionnel. Mon père est chroniqueur dans un journal satyrique. Il a été, trente ans durant, le rédacteur en chef d'une grande revue de la capitale. Depuis la mort de sa femme, il est journaliste à distance, depuis les Côtes d'Armor. J'ai l'impression qu'il n'a jamais pardonné à Paris le décès prématuré de ma mère, tué par un chauffard sur une bretelle du périphérique. Depuis sa retraite bretonne, sa plume se teinte de vitriole et cingle le microcosme parisien avec une telle vigueur qu'il vaut mieux qu'il habite loin. Il est quelques gens de télévision et hommes politiques qui ne dédaigneraient pas extirper le vieil anarchiste de sa tanière pour lui infliger une bonne correction.

A la lecture de ses papiers, je me dis souvent que sa colère lui permet de garder bon pied, bon œil. C'est son hygiène de vie. Je parcours sa chronique hebdomadaire comme on lit un bulletin de santé, redoutant d'y trouver une ironie affaiblie, qui serait le signe certain d'une inquiétante dépression.

14. |

Pierre Delvaud réserve sa bonhomie à quelques-uns et à de rares circonstances.

Son visage impassible s'éclaire d'un grand sourire lorsque j'ouvre la porte. Le village que mon père a choisi convient à une semi-retraite. Situé à quelques kilomètres de Perros-Guirec, il domine la mer, inaccessible aux marées mais plus souvent qu'à son tour battu par les vents.

Le soir de mon arrivée ne fait pas exception. Ce n'est pas pour me gêner. La rudesse des éléments n'est pas dérangeante en Bretagne. Sa constance est au contraire un signe d'intégrité. Si on exclut la tempête de 1999, qui a d'ailleurs touché toute la France, je n'ai jamais vu en Bretagne de déchaînements subits, de tempêtes sournoises et dévastatrices, comme les tropiques savent si bien en produire. Et lorsque le ciel brille, dans les « côtes du nord », ce n'est pas un caprice météorologique trop rare pour être apprécié mais une subtile orchestration réservée aux connaisseurs, dont je dois avouer que je ne suis pas.

Toutefois, je partage l'affection de mon père pour ce coin de France même s'il vaut mieux que quelques centaines de kilomètres nous séparent. Deux individus trop semblables peuvent difficilement ne pas s'insupporter. Les courts séjours sont exactement la bonne mesure ; au-delà, nous ne pouvons cohabiter. Pendant, nous passons des heures à échanger des points de vue souvent concordants.

Après une première soirée de ce genre, chacun vaque à ses occupations. J'entreprends les recherches qui sont à l'origine de ma visite. Tous mes cours de fac étaient entreposés dans l'appartement parisien de mon père. Il les a amenés en Bretagne avec son déménagement. Et parmi toutes les reliques qui ne serviront jamais, il y a des lettres et des photos d'Inès.

Je ne sais pas pourquoi j'ai gardé tous ces vieux cours qui à coup sûr ne me serviront jamais. Mais je suis certain que si je ne cherchais pas fébrilement des traces de la jeune fille que j'aimais tant, je prendrais plaisir à me remémorer les tranches de la vie estudiantine qu'ils représentent.

La recherche commence calmement puis s'accélère au fur et à mesure que mon impatience croît. Je range tout d'abord soigneusement les piles au fur et à mesure de la consultation puis me mets à les compulsier de plus en plus rageusement. Je laisse bientôt chuter les dossiers, puis finis par les jeter par terre pour qu'ils dévoilent plus vite leur secret. Je me lève ensuite et ferme la chambre à clef pour éviter une entrée intempestive. Je sens le besoin irrépressible de comprendre pourquoi rien n'apparaît.

Les cahiers, dossiers, chemises gisent sur le parquet, comme des cadavres fantomatiques. Mais où diable sont ces satanées lettres ? Inès s'est-elle donc évanouie totalement ?

On dirait un mauvais cauchemar ou une mauvaise plaisanterie. J'ai l'impression d'être enfermé dans une cellule dont les murs se rétrécissent au fil de la perte de tous les repères de mon passé.

Mais que faire ?

Je reprends la route, le soir même, sous un prétexte fallacieux, qui laisse mon père plus pantois qu'il ne veut bien le dire. Convaincu que le destin me joue un sale tour, et comme prêt à l'affronter, j'appuie de plus en plus fort sur la pédale de l'accélérateur. Le véhicule fait des embardées, je rattrape la trajectoire par de brusques accélérations. Les arbres menaçants semblent attendre l'heure fatale de la rencontre...

15. |

L'odeur du café grillé chatouillait le nez. C'était signe avant-coureur du crépuscule à Toamasina². Les hommes au bord des cases revêtaient le *lamba* traditionnel des courtes soirées qui, faute d'électricité, étaient destinées à mourir à la tombée de la nuit. Avec ce pagne ceint autour de leur taille, ils avaient l'air de rois d'une époque ancienne. Les requins, non loin de là, au creux de l'océan indien, affûtaient leurs crocs dans l'espoir d'un festin vespéral. Les plages luisaient des feux du couchant, annonciatrices du sang que vénèrent les prédateurs. Les échoppes en bois et feuilles de *ravenala*³ brûlaient leurs premières bougies. Des grappes de marcheurs surgissaient de l'obscurité, s'interpellant à l'occasion d'une halte devant l'épicier qui saisissait la bouteille de rhum d'une étagère branlante et servait les habitués. D'autres sortaient de leur poche des sacs en plastique soigneusement pliés dans lesquels on leur versait le kilo de riz du repas du lendemain. Des enfants presque nus étaient dépêchés pour l'achat de la boîte d'allumettes manquante ou de la cigarette à l'unité, seul luxe paternel de la journée. Des chiens faméliques, et fuyant les coups de pied, rôdaient autour des cases. A la croisée de l'Afrique et de l'Asie, des femmes surmontées de coiffes multicolores circulaient dans les pousse-pousse alignés les uns derrière les autres comme les voitures dans les grandes villes. Carrées dans leur fauteuil, elles n'avaient aucun regard pour le tireur courbant l'échine sous l'effort.

Pierrot s'arrêtait rarement pour prendre un verre de rhum. Chez Jules parfois, dans le tanamboal⁴ 5, mais seulement le samedi soir, veille de congé hebdomadaire.

² Toamasina : deuxième ville de Madagascar, appelée Tamatave en français.

³ Arbre aussi appelé « arbre du voyageur », symbole de Madagascar.

⁴ Quartier populaire.

Chaque fois qu'il passait dans le virage de Tanamakoa, il devait résister au désir de se joindre aux buveurs. Il allumait la deuxième cigarette de la journée, invariablement pour ne plus y penser. A ce stade de son parcours bi-quotidien, il lui restait encore une heure et demie de marche. Mais il n'y songeait même pas. A 32 ans, il était encore vaillant, bien plus que son voisin Alphonse et son cousin Philistin qui en paraissaient dix de plus, et bien plus naturellement que son pauvre père qui venait de mourir assassiné dans une bagarre. Son père, justement il buvait trop, c'est pour cela qu'il avait mal fini, au milieu de plus ivrognes que lui. Pierrot regrettait sa mort mais il ne voulait pas entendre ce que lui répétaient ses sœurs Mauricette et Aline.

- Pierrot, c'est toi l'homme de la famille. Il faut que tu retrouves l'assassin. Il faut que tu le tues.

Il n'en était pas question. D'abord, il avait peur. C'est vrai qu'il était costaud, c'était d'ailleurs pour ça que sa femme Clarisse était tombée amoureuse de lui mais ce n'était pas une raison pour se jeter dans la gueule du loup. Et comment faire pour retrouver celui qui avait planté un couteau dans le ventre de son père ? Ils étaient peut-être plusieurs et de toute façon, s'il n'y en avait qu'un, ses compagnons le défendraient. Quant à la police, on ne pouvait pas compter sur elle. La première chose qu'ils lui demanderaient, c'est de l'argent, avant même de mener l'enquête. Et ensuite, ils lui amèneraient des débits de preuve, et pour les obtenir, à chaque fois, il faudrait donner un billet puis un autre. Il les connaissait bien ceux de la police. D'ailleurs son cousin Philistin, s'il était maintenant gardien municipal, ce n'était pas pour autre chose. Et dans la liste des corrompus, il n'était pas mal placé non plus.

Non, son père était mort et bien mort. Et 51 ans, c'était déjà un âge avancé. Il avait bien vécu. Il avait une case avec trois pièces derrière l'aéroport, un zébu. Dommage qu'ils soient trois à se partager l'héritage et qu'il avait fallu payer l'enterrement.

Pierrot avait prévenu ses sœurs, il leur avait dit de ne pas dépenser tout l'argent qu'elles avaient récolté. Il voyait loin, et c'était bien le seul.

Dans dix ans, pour la fête du retournement du mort, il faudrait sacrifier un zébu pour honorer son père et on ne pourrait même pas profiter de sa viande. Le sorcier se servirait tout d'abord (une bonne moitié de l'animal) et ensuite ce serait le tour des voisins de se gaver. Il en savait quelque chose. Il ne manquait jamais pareille fête dans son quartier.

A la hauteur du collègue Melchior Rakotomalala, il fut rejoint par Ernest, le gardien des entrepôts Rakotoson. Il craignait un peu son agressivité. Ernest enviait sa situation et ne manquait pas l'occasion de se moquer des vazaha⁵ qui le payaient si bien.

- Alors, Pierrot, commença-t-il ce soir là, après lui avoir envoyé une bourrade dans le dos. Qu'est-ce que tu leur as volé aujourd'hui aux vazaha ?

Pierrot ne voyait pas d'autre solution que rire. Il jeta cependant un coup d'œil inquiet autour de lui. Il ne fallait pas que quelqu'un l'entende et répète aux patrons ce que l'autre disait de lui. Les gens étaient méchants.

- Moi, je n'ai jamais rien volé.

Mais Ernest, à chaque fois, n'attendait que ça.

- Ah oui, et ta famille de voleurs alors ?! Tout le monde dit « Jamais deux sans trois ». Il n'y a que les vazaha qui ne savent pas. Je crois que je vais peut-être être obligé de demander des heures de congé au patron pour leur raconter.

Pierrot commença à trembler. Son grand-frère Augustin était en prison depuis un an ; Il avait volé des sacs de ciment sur le port. Et puis Joseph aussi avait été pris : il avait volé les vazahas pendant qu'ils étaient en France. Il était gardien de nuit et avait revendu une pelle et deux sécateurs de la maison qu'il surveillait. Le problème, c'est qu'il avait volé d'un seul coup et ensuite était parti faire la fête avec l'argent.

⁵ Français et par extension tout étranger à la peau blanche.

Après, il n'avait plus osé revenir et, à son retour, le patron vazaha avait porté plainte. La police l'avait attrapé à son retour de brousse. Lorsque Pierrot lui avait rendu visite en prison, il lui avait raconté qu'ils avaient failli le tuer.

Depuis, Pierrot craignait que le vazaha raconte tout à ses patrons. Pour l'instant, ils ne savaient rien. Le patron de Joseph était vieux tandis que les siens étaient jeunes. C'est peut-être pour ça qu'ils ne se parlaient pas.

- Bon alors, reprit Ernest. Qu'est-ce qu'on fait ?

Pierrot accéléra le pas, dans l'espoir irraisonné que son compagnon de marche le laisserait s'éloigner.

- Quoi, qu'est-ce qu'on fait ?

Il savait très bien de quoi il s'agissait.

- Ta sœur, qu'est-ce qu'elle dit ?

- Je ne sais pas si elle est d'accord.

- Et c'est qui le chef de famille ?

Evidemment, maintenant que son père était mort, et étant donné que son frère aîné était en prison... Mais qu'y pouvait-il, lui, si Mauricette ne voulait pas se marier avec Ernest ? Il la comprenait bien d'ailleurs.

Le lendemain et les jours suivants, il accomplit ses tâches de gardien-jardinier avec plus de sérieux encore qu'à l'habitude. Il voulait être irréprochable et montrer à ses patrons que lui n'avait rien à voir avec ses frères Augustin et Joseph, dans l'éventualité où Ernest mettrait ses menaces à exécution.

Il pensait d'ailleurs qu'il n'en serait même pas remercié. Jamais, depuis un an qu'il travaillait à leur service, les quatre jeunes vazahas ne l'avaient félicité pour la beauté des bougainvilliers, des hibiscus, des bananiers, des papayers. L'année précédente, juste avant leur arrivée, le cyclone Honorine avait dévasté totalement les jardins. Lorsqu'il avait pris ses fonctions, les 3.000 m² qui entouraient la maison n'étaient

qu'une pelouse clairsemée. Un an plus tard, le plus petit arbuste était plus grand que lui. Et les vazahas n'en avaient pas le moindre souvenir, même au moment où ils mangeaient goulûment les fruits qu'il avait fait pousser.

Ils étaient égoïstes, comme Ernest. Mais la pire des quatre, c'était Mlle Nathalie. Le soir, vers 17h30, quand elle revenait en moto de l'Alliance Française, elle klaxonnait au bout de la piste et il fallait qu'il lui ouvre immédiatement le portail. Un jour, il ne l'avait pas entendue et elle lui avait dit qu'elle ne devait pas avoir besoin de ralentir, que s'il n'arrivait pas à temps, ce n'était pas la peine qu'elle ait un gardien, qu'il valait mieux qu'elle installe un portail électrique. Depuis, tous les jours à 17h, il se postait à l'entrée, au cas où Mlle Nathalie aurait eu de l'avance. Et comme il devait arroser le jardin avant de partir, il ne sortait jamais avant 18h30 alors que son service se terminait normalement à 18h. C'était bizarre parce que dans son tanambova, il y avait deux jeunes filles qui prenaient des cours de français à l'Alliance, et qui l'avaient comme professeur, et elles avaient dit qu'elle était très gentille et qu'elle aimait beaucoup Madagascar.

M. Vincent, celui qui travaillait au CAG⁶, et qui donnait des cours d'informatique, lui, il était souriant et il ne demandait jamais rien. Mais il n'était pas très bavard. Les chauffeurs de taxi de toute la ville le connaissaient et se battaient pour l'emmener parce qu'il ne discutait jamais un prix et payait trois fois ce que réglait les autres pour une course. Tout ça se savait par « radio-gardiens » et « radio-ramatoa⁷ ». Les vazaha, eux, ils croyaient que personne ne les voyait. Comme si un blanc pouvait vivre « gasy »⁸ !..

Un jour, il avait bien ri. M. Jean-Luc, celui qui était docteur, était venu le voir en se grattant la tête.

- Pierrot, il avait dit, je viens du marché et je suis tombé sur un tireur de pousse

⁶ Centre Automatique de Gestion.

⁷ Ramatoa : femme de ménage.

⁸ Gasy : comme les Malgaches.

bizarre.

- Qu'est-ce qu'il a fait ?
- Rien de mal. Mais je ne l'avais jamais vu et il me connaissait.
- Le tireur, il a parlé avec vous ?
- Non, pas exactement, mais quand je suis monté, il a démarré tout de suite. J'ai voulu l'arrêter et il m'a dit « Je sais où c'est chez toi patron ! ». Je lui ai demandé comment il le savait. Il n'a rien répondu et il m'a amené directement à la maison.

Pierrot avait hésité et ne lui avait pas expliqué finalement qu'avec n'importe quel tireur de pousse ou chauffeur de taxi, ça aurait pu être pareil. Les vazaha croyaient se fondre dans la population. Ils ne se rendaient pas compte qu'ils étaient aussi visibles qu'un morceau de viande dans un plat de riz.

C'était embarrassant. Il aurait pu être obligé de raconter toutes les blagues que les gens disaient sur les Français de Tamatave. Par exemple qu'eux, ils étaient trois pour une seule femme et que Mlle Nathalie devait être une putain. D'autres racontaient que M. Jean-Luc couchait avec M. Louis.

D'ailleurs M. Jean-Luc était un bien mauvais docteur. Félicité, la cuisinière, racontait qu'il ne savait pas reconnaître une crise de paludisme et qu'il donnait des médicaments sans examiner les personnes. Sa sœur était allée le voir au Consulat ; c'est elle qui l'avait dit. Enfin, on ne pouvait pas être sûr parce que Félicité, elle avait vraiment une mauvaise langue. Très méchante. D'ailleurs, elle emportait tout le temps des légumes et du savon chez elle et un jour, il allait peut-être se faire accuser à sa place. Oui mais la cuisinière criait fort, surtout quand les patrons n'étaient pas là, et qu'est-ce qu'il pouvait faire pour l'arrêter ?

De toute façon, les vazahas étaient riches. Ils mangeaient de la viande tous les jours. Parfois M. Louis, quand il était de bonne humeur, souvent après le petit déjeuner, parce qu'avant, il ne parlait à personne, venait discuter avec Pierrot dans le jardin.

Et alors, il lui posait des questions !

- Pierrot, ton nom, Rakotoarison, ça se prononce comment ?
- Pourquoi vous avez tous des noms de famille aussi longs ?
- Pourquoi on rit pendant la veillée des morts à Madagascar ?

Ou bien :

- Pourquoi les gens d'ici n'aiment pas les gens de Tananarive ?
- Pourquoi vous ne mangez jamais de légumes ?
- Pourquoi les femmes se mettent de l'huile de coco sur la tête ?
- Pourquoi tu ne te fâches jamais ?

Pourquoi, pourquoi ?

Il ne savait pas quoi répondre ; il ne pouvait pas lui dire que ses questions étaient bêtes. Alors, il riait ou lui posait des questions à son tour sur la vie en France. C'est comme ça qu'il avait appris qu'en France, tout le monde mangeait de la viande et même deux fois par jour et que Maître Norbert, son instituteur en brousse, mentait quand il disait que là-bas, tout le monde était gros. D'ailleurs, les patrons étaient tous maigres, surtout M. Louis qui ressemblait à un cocotier avec son grand corps et ses cheveux frisés.

Il l'aimait bien quand-même et les gens de la radio municipale disaient que M. Louis était un vazaha généreux. Pas comme Mlle Nathalie, qui ne lui parlait jamais ou qui ne se souvenait de lui que pour le disputer.

Au début Louis Delvaud, ça lui paraissait étrange comme nom. Il ne savait pas s'il devait l'appeler Delvaud ou M. Louis. Il n'avait pas envie de lui dire monsieur parce qu'il était simple et plus jeune que lui. Mais il s'était méfié et avait bien fait d'être respectueux avec ses quatre patrons. Avec quelqu'un comme Mlle Nathalie, il valait mieux se tenir à distance et les autres avaient beau être souriants, ils ne paraissaient pas pareils que les gens de son pays. Il s'habituaient difficilement aux changements d'humeur des Français. Il en avait connu d'autres avant ses jeunes patrons, comme

le vieux qui employait son frère Joseph avant le vol. Pierrot avait travaillé chez lui, en extra, comme serveur quand il faisait des cocktails. Il en organisait souvent parce que, comme le racontait Félicité, la cuisinière, bien que n°2, il se prenait pour le Consul. Alors le vieux, parfois, il tapait sur l'épaule de Pierrot, et le félicitait et à d'autres moments, se fâchait pour des détails.

On ne pouvait jamais savoir et avec Jean-Luc, Vincent, Louis et Nathalie, c'était tout pareil. Il se souvenait de sa surprise quand, le premier soir qu'ils s'étaient installés dans leur maison, il avait entendu le calme M. Louis crier après les autres. Pierrot, c'était pas un curieux mais il avait quand même approché son tuyau d'arrosage de la fenêtre où on entendait la discussion. Mine de rien, inondant ses pieds autant que les bougainvilliers, il n'en avait rien perdu. Les autres se moquaient du métier de M. Louis.

- Puisque je vous dis que le ministère m'a nommé chargé de communication à la mairie de Tamatave, disait-il.
- Tu te fiches de nous, c'est du vent, riait Mlle Nathalie d'un ton méchant. Avec qui t'as couché à Paris pour avoir un poste pareil ?
- Ah bon et toute la coopération française, c'est de la foutaise ? disait un peu plus fort M. Louis.

M. Jean-Luc parla encore un peu plus fort :

- Quand elle s'occupe de politique uniquement, oui.

M. Louis encore un ton au dessus :

- Et toi, Nathalie, pour parvenir à la fonction de directrice des cours à l'Alliance Française, tu as dû en faire des sacrifices. T'as pas dû chômer au niveau du don corporel parce que quand même, « directrice des cours », c'est autre chose que « chargé de communication » !

Mlle Nathalie éclata si fort que Pierrot en lâcha son tuyau qui se tortilla dans tous les sens. Lorsqu'il se pencha discrètement pour le récupérer, il fut complètement

inondé.

- Qu'est-ce que tu insinues ? Vas-y, dis-le que je n'ai aucune valeur personnelle et qu'il faut que je me prostitue pour progresser.

Elle sortit en claquant la porte qui, montée peu solidement, sortit de ses gonds et tomba sur M. Jean-Luc, qui courait la rattraper.

A ce moment-là, Pierrot soupira si fort qu'on avait dû l'entendre jusque dans son tanambova. Il pensa qu'il avait déjà perdu son travail chez les jeunes vazahas, qu'ils allaient se séparer au bout d'une seule journée de vie commune. Mouillé et inquiet, il tenait d'une main peu assurée son tuyau d'arrosage quand il vit sortir les trois garçons. Ils n'avaient pas du tout l'air fâché. M. Jean-Luc l'interpella :

- Alors Pierrot, tu prends des douches tout habillé ?

Et ils s'esclaffèrent tous les trois, pendant que lui riait jaune.

Il avait constaté ensuite qu'il ne fallait pas trop s'inquiéter du ton des discussions. Les Français avaient l'air de bien apprécier la dispute. On aurait dit qu'ils aimaient bien ne pas être d'accord pour pouvoir crier, et un quart d'heure après, ils étaient copains, se tapaient dans le dos et se moquaient de lui parce qu'il se faisait tout petit. Heureusement, Pierrot se vengeait. Avec les gardiens de nuit, il imitait les vazahas quand ils partaient tous les quatre, avec leurs baskets toutes neuves courir sur la plage.

- Regardez les vazahas, ils vont encore fondre au soleil, disait Justin.
- Ils vont être tellement maigres qu'on ne va plus les voir, se moquait Désiré.

On aurait dit qu'ils étaient toqués. Ils avaient chacun une moto et ils partaient à pied. Ils n'avaient qu'à marcher jusqu'à leur travail tous les matins, comme tout le monde, ça leur ferait du sport.

Agénor Andriamanantsoa avait une vision toute personnelle de la notion de radio municipale. Lorsque le ministère français de la Coopération lui avait adjoint un jeune

spécialiste pour la gérer, il avait été satisfait de la considération dont on faisait preuve à son égard. Toute méritée, naturellement. A 52 ans, il terminait son troisième mandat consécutif et, fidèle spectateur du journal de la télévision française, s'était converti au pouvoir des médias. A quelques encablures des élections municipales, il fallait qu'il mette en œuvre son nouveau credo, le marketing politique.

Lorsque le conseiller culturel français lui avait parlé de la mise à disposition d'antennes paraboliques pour les villes de province, il s'était montré vivement intéressé. Les deux hommes firent affaire d'un commun intérêt. Le premier savait que sa hiérarchie au ministère des Affaires étrangères apprécierait ce nouvel instrument de l'ancrage du français dans la culture locale et le deuxième était prêt à accueillir un outil pour lui précieux et en outre totalement gratuit.

Une légère friction intervint à l'occasion du cocktail à l'Alliance Française, célébrant la naissance de la radio municipale. Après que le conseiller culturel eut porté un toast au « nouvel épisode de la gloire de la francophonie », Agénor Andriamanantsoa avait subitement songé à ses auditeurs-électeurs et avait entraîné le Français derrière un bananier du parc.

- La radio municipale ne peut pas émettre en français, déclara-t-il d'emblée.
- Tu ne souhaites pas qu'elle diffuse la langue anglaise ? coupa le conseiller culturel, mi-ironique, mi-scandalisé.
- Qui te parle d'anglais ? répliqua l'édile, goûtant peu le sarcasme. Il faut qu'elle soit en langue malgache.
- C'est honorable mais c'est le gouvernement français qui finance, dans le cadre d'un projet de coopération linguistique.
- Et comment je vais m'adresser à mes concitoyens pour ma réélection, moi ?
En brousse, ils comprennent mal le français !

Quelques jours plus tard, le conseiller culturel proposait des compensations à Agénor Andriamanantsoa qui permirent le lancement de la seule radio municipale malgache en langue française.

- Le ministère te propose l'aide d'un professionnel pour la radio. Il promet de te trouver une personne capable de réaliser de vrais programmes, et qui pourrait de plus être ton conseiller en communication.
- Tu veux dire comme Mitterrand ? s'était exclamé le maire.
- Tout ce que tu as à faire, termina le conseiller culturel, c'est laisser diffuser des émissions musicales et d'enseignement du français et dans des discours officiels soutenir cette démarche de développement de notre langue.

Affaire conclue. C'est comme cela que, traînant au ministère des Affaires étrangères par une lourde semaine du mois d'août, je fus engagé et vite dépêché vers la grande Ile. Chevelu post-hippie, je n'avais guère rencontré jusqu'alors dans le saint des saints parisiens que l'hostilité mal déguisée des secrétaires, m'interdisant l'accès aux bureaux des chefs de service et m'empêchant de prétendre à une expatriation, sésame pour éviter le service militaire.

Je mis au point une stratégie pour vaincre la vigilance des gardiennes du temple. Je me présentai avec des fleurs puis me mis à les appeler par leur prénom. Le jour où l'huis du chef de service me fut enfin ouvert, je crus au triomphe. Je ne sus que plus tard que je devais mon poste au plus grand des hasards. J'étais le seul diplômé en communication qui hantait encore le ministère des Affaires étrangères en ces journées torrides de début août.

Au début, mes relations avec Agénor Andriamanantsoa furent plutôt cordiales. Jusqu'à ce que je cerne mieux l'individu. Depuis la fenêtre du studio, installé au dernier étage de la mairie, j'assistais parfois à son arrivée spectaculaire. Le gros homme se garait systématiquement à l'entrée du bâtiment, ne laissant la place

qu'aux piétons les moins épais. Après maintes tentatives infructueuses, il s'extirpait de sa voiture et lui jetait à chaque fois un regard admiratif avant, rite immuable, de reculer de trois mètres cinquante pour appuyer sur la télé-commande des portières et jouir du bruit que faisaient les serrures ainsi actionnées. Les curieux – il n'en manquait jamais, vaquaient alors à leurs occupations, qui au classement improbable des tonnes de papier de l'administration, qui à la verbalisation des bicyclettes – à Toamasina, un automobiliste sans papier encourt moins les foudres de la police que le plus petit cycliste sans vignette. Loi du nombre !

L'arrivée quotidienne d'Agénor Andriamanantsoa, par son côté naïvement ridicule, était encore ce qu'il y avait de plus touchant chez le personnage. Par ailleurs, il se révéla vite un despote avide d'auto-promotion.

Le jour de mon arrivée, et sitôt sa voiture garée, il préféra me convoquer plutôt que descendre m'accueillir. Après avoir expédié quelques mots de bienvenue, il alla vite au sujet qui l'intéressait.

- Avez-vous étudié la politique, M. Delvaud ?
- Non, pas du tout. Comme vous savez, j'ai une formation en communication. Une formation que...
- Vous êtes un amateur, alors, persifla le vieux renard.

N'ayant jamais réussi à adopter tout à fait les préceptes pacifiques de mes amis post-hippies, je blêmis.

- J'ai été recruté pour faire de la radio, M. le Maire et j'ai une expérience d'animateur.
- Votre conseiller culturel ne vous a pas dit à quoi servirait cette radio ?
- Il m'a en effet parlé de la diffusion de la langue française à travers la chanson, les cours...

Agénor Andriamanantsoa parvint à grand-peine à ne pas s'étrangler.

- M. le Français, ici, on est à Madagascar et la radio doit servir les intérêts

régionaux et nationaux – il ne doutait pas un seul instant que sa trajectoire personnelle serait bientôt aux dimensions de l'île. Vous n'ignorez pas que les élections municipales sont dans un an ?

- ?!!

Agénor Andriamanantsoa coupa court à toute réplique et martela :

- Votre rôle est ici celui d'un conseiller en image qui doit tout mettre en œuvre à travers la radio pour permettre ma réélection.

Le conseiller culturel, que je croyais un allié, se montra très évasif lorsque je l'appelai pour lui expliquer que les intérêts de la France ne coïncidaient pas tout à fait avec les desseins d'Agénor Andriamanantsoa. Je conclus très justement que je ne pouvais que compter sur moi-même.

Qu'à cela ne tienne ! Je me vengerais de l'accueil exécrable du maire et, par la même occasion, vérifierai quelques intuitions à propos de l'outil radiophonique que je n'avais pas pu totalement expérimenter en Alsace.

Je feignis de me montrer parfaitement docile et réussis vite à endormir la méfiance du très soupçonneux maire. Je réunis une équipe composée de deux animateurs et d'un technicien. Ils étaient tous malgaches. L'ensemble survivait grâce à l'animation de bals populaires. Le contact fut excellent dès le départ tant et si bien que je faillis abandonner mon projet de déstabilisation municipale.

L'hésitation fut cependant de courte durée. L'idée était trop amusante...

Dans le même temps, je faisais la connaissance de jeunes gens de mon âge qui cherchaient eux aussi une maison à louer. Parmi eux, je n'aimais pas tellement Nathalie mais Benoite semblait tellement l'apprécier...

Je ne sus plus tard que la jeune fille était sa maîtresse. L'inverse serait plus juste. La rencontre de mes trois co-locataires se passa chez Benoite Maréchal. Il aurait pu difficilement en être autrement. Elle invitait systématiquement ses compatriotes

dès leur arrivée, dans la mesure où ils avaient moins de vingt-cinq ans. Elle en accusait elle-même une cinquantaine et était professeure expatriée d'éducation physique au lycée français de la ville et au grand dam des élèves. Beaucoup pensaient que les enseignants locaux auraient avantageusement fait l'affaire mais elle, s'estimait largement indispensable. Par on ne sait quelle disposition aggravée par l'expatriation – qui avait la vertu ou l'inconvénient de grossir le trait chez bien d'autres (mégalomanie, libido déchaînée ou alcoolisme...), elle se voulait la gourou des jeunes Français. Il faut reconnaître qu'elle ne ménageait pas ses efforts. Elle les dénichait dès leurs premiers pas dans la cité tropicale, leur rendait ensuite mille services, et n'avait de cesse d'arborer une bonne humeur inébranlable, fort peu en rapport avec la terreur qu'elle se plaisait à exercer sur ses élèves.

Je me souviens avec précision de ma première invitation nocturne dans sa villa. Vincent et Jean-Luc s'y rendaient aussi pour la première fois. Nathalie semblait déjà y avoir ses habitudes.

- Mme Maréchal n'est pas là ? avais-je demandé à Nathalie.

Elle avait ri :

- Oh, là, là, si tu continues à l'appeler comme ça, vos relations vont être dures.
- Ce n'est pas son nom ? En tout cas, c'est celui qu'elle m'a donné quand elle m'a appelé avant-hier à la radio.
- Ici, pour tout le monde, c'est Benoite. Et pour répondre à ta première question, elle va arriver. Une dernière course...

Elle arriva, une heure après ses convives, juchée sur une moto trail. A l'évidence, ça faisait jeune et composait une identité au milieu de tant de jeunes adeptes des deux roues. Son visage, lui, ne mentait pas. Lorsqu'elle s'approcha pour me coller une bise, je vis qu'elle avait largement plus du double de mon âge et arborait des traits durs que des cheveux courts et bruns n'adoucissaient pas.

Je vis aussi que dans l'assemblée réunie ce soir là, personne, elle exceptée, n'avait plus d'un quart de siècle.

Ce soir là, Benoite parla de la maison qu'elle avait réservée pour les quatre néo-expatriés dont j'étais. Son choix ne souffrait pas vraiment de discussion. C'était confortable finalement de se laisser guider par une mère dans un lieu qui paraissait si peu développé. Je me laissai séduire comme tous par le charisme de la professeure. Et puis, s'en remettre à ses multiples aides et conseils, souvent avisés, me parut bien commode.

Plus tard, je me suis demandé si je ne tirais pas de cette expérience ma peur viscérale de vieillir. Je ne devais jamais avoir l'occasion de vérifier si mes camarades étaient comme moi. Les relations tissées étaient trop artificielles pour survivre à l'épreuve du retour au pays.

Vers la fin de la soirée, bien imbibé, je commençai à confier à Vincent, qui m'avait paru sans conteste le plus sympathique de tous, mon projet de « déstabilisation municipale ».

- Tu as déjà entendu des messages subliminaux ? lui dis-je.
- Tu sais, je n'ai pas fait que de l'informatique, répliqua Vincent.
- Je ne vois pas le rapport.
- J'ai étudié la publicité avant l'informatique, voilà le rapport.

Ca ne pouvait mieux tomber.

- Je vais te dire quelque chose, que je voudrais que tu gardes pour toi – je ne connaissais pas encore la force des rumeurs parmi les communautés d'expatriés. Le maire veut que je fasse sa promotion. Moi pas. Comme il va me coller au derrière, je vais être obligé d'obtempérer. J'ai imaginé que je pourrais contredire ces messages par d'autres invisibles à l'oreille nue, si on peut dire, des slogans diffusés à une vitesse trop importante pour être perçue, comme les images subliminales !

- Et tu crois que ça marche ? s'étonna Vincent, je n'en ai jamais entendu parler que pour le cinéma.
- J'ai de grandes présomptions, oui, sur la force de persuasion de la radio, à mon avis plus forte que celle des images, mais ça serait trop long à t'expliquer. Toi, tu dois avoir une expérience dans le domaine de l'écriture des slogans, non ?
- Oui, on a travaillé là-dessus à l'IUT.
- Voilà ce qu'on pourrait faire. On s'amuserait bien. Je peux te le garantir. Toi, tu écris des messages de préférence courts, critiquant, dénonçant Andriamanantsoa. Moi, je les monte et les diffuse en parallèle avec les messages officiels. On verra bien les résultats !

Si mon projet n'était au début qu'une boutade, un épisode devait vite lui donner réalité. J'eus quelques semaines après ma prise de fonction une violente altercation avec Agénor Andriamanantsoa. Elle eut lieu après que j'eus consacré une heure d'antenne à un film que j'affectionnais particulièrement. Un film que je connaissais bien pour l'avoir étudié à l'université et l'avoir maintes fois visionné. Je n'ignorais pas que le long métrage ne serait jamais diffusé à Madagascar, à cause de son caractère non-commercial et de la quasi-absence sur toute l'île de salles de cinéma. Il ne s'agissait que d'évoquer par ce biais une histoire qui me tenait à cœur, qui puisait toute sa force en premier lieu dans le jeu d'acteurs peu connus, qui jouaient sans éclat mais avec justesse, et en second lieu dans le jeu de miroirs que proposait le cinéaste avec d'autres œuvres que j'affectionnais particulièrement.

Le maire ne l'entendit pas tout à fait de cette oreille. Voulant me confondre en flagrant délit de désertion de la campagne municipale, il n'hésita pas à déroger à la règle hiérarchique. Il vint en personne me réexpliquer sa façon de penser.

- Qu'est-ce que c'est que ce film auquel vous consacrez toute notre antenne ?

Je ne me démontai pas.

- Il s'appelle Le rêve américain, un grand film, monsieur, si vous voulez mon avis. Méconnu mais grand.
- Ca ne m'intéresse absolument pas, M. Delvaud, asséna Agénor Andriamanantsoa.

Je ne laissai pas paraître mon opposition. Les hésitations du conseiller culturel me poussaient à être prudent. Je promis même au maire de me consacrer dès le lendemain à la rédaction des slogans pour sa réélection.

Je tins parole. Plusieurs soirs, je travaillai avec Vincent. Ils furent réalisés sur ma console personnelle presque à l'abri des regards indiscrets. Un incognito total aurait été beaucoup demander.

La diffusion des doubles messages débuta la semaine suivante. A chaque spot-Agénor Andriamanantsoa audible, j'en diffusais un autre comme attaché à lui mais parfaitement inaudible, où Vincent et moi le traitions de menteur, de profiteur et autres doux noms.

Mes relations avec Agénor Andriamanantsoa virèrent alors au beau fixe. Plusieurs jours passèrent puis, par le plus pur des hasards, je pus mesurer les effets des messages subliminaux. Malgré mes difficultés avec le maire, ou peut-être grâce à elles, ma camaraderie avec le personnel de la radio n'avait fait que se renforcer.

Ce samedi là, ils m'invitèrent à les accompagner à Fénériverive où ils devaient animer le bal bi-annuel. A l'arrière de la 404 bâchée qui nous conduisait sur la route du nord, je fus le témoin d'une conversation qui m'intéressa vivement. Armand, l'un des animateurs, parlait avec deux passagers comme nous entassés dans le taxi-brousse. Entre deux embardées du chauffeur qui me déconcentraient car elles me faisaient craindre pour ma vie, je percevais des bribes de phrase, où le mot « radio » et le nom du maire revenaient inlassablement. La pauvreté de mon malgache ne me

permettait pas d'en comprendre plus.

Dès que le flot de paroles se tarit de part et d'autre, j'interrogeai Armand.

- On parlait des élections, me dit-il. Eux, ils disent qu'ils ne voteront pas pour Andriamanantsoa.
- Pourquoi ils sont si irrités ? demandai-je. Il m'a semblé qu'ils parlaient aussi de la radio.
- Oui, c'est les spots à la radio qui les énerve.
- Comment ça ?
- Je ne comprends pas très bien. Ils disent que plus ils les entendent, plus ils le détestent.

Les effets des messages subliminaux semblaient avoir dépassé toutes nos espérances. Il faut dire que nous n'avions pas lésiné sur la dose.

J'oubliai ma vie à Tamatave dès notre arrivée dans la petite ville côtière. Je devais y vivre un des meilleurs week-ends de mon séjour malgache, deux jours qui eurent des conséquences indirectes déterminantes sur mon avenir. Dans un petit troquet du bord de plage où vivait une Réunionnaise à la cuisine généreuse, nous nous régâlâmes de crustacés et de poissons à la noix de coco. Je passai une partie de l'après-midi dans le petit atelier du mari indien de la patronne. Il s'appelait Rachid Amiraly et manifestait une indolence qui le rendait sympathique. Le dilettante consacrait ses nombreux loisirs à réparer les rares motos du voisinage et semblait aussi compétent en mécanique qu'en bavardage.

De là naquit un projet que je n'eus de cesse de mener à bien.

- La route pour aller à Maroansetra, me disait Rachid, passe par Fénériver. A bac plus cinq (il ne manquait pas d'humour, Rachid), tu arrives à Antanambe, et sept bacs plus loin, tu parviens à destination. Une grande partie de la route

est côtière et le reste te fait traverser les forêts primaires de l'île. A Maroansetra, tu verras même de nombreuses ébènes. La moto est le moyen idéal d'y aller.

- Le maire ne m'autorise pas beaucoup de vacances, avais-je regretté.
- Une semaine suffit pour l'aller-retour. Il faut être deux, c'est plus sûr.

Rendez-vous fut pris avec le mécanicien restaurateur pour une date non déterminée. Pour Rachid, comme pour les gens de sa terre d'adoption, le temps ne comptait pas. Seules les saisons déterminaient la faisabilité du projet. En l'absence de lignes téléphoniques fiables, instruit du système D local, je promis de lui faire parvenir un message par taxi-brousse dès que j'obtiendrais quelques congés.

Le « star's club », nom donné par mes compagnons de week-end au petit dispositif qui leur permettait de faire danser les populations, eut dès le milieu de l'après-midi un franc succès. Dès qu'ils eurent descendu des pousse-pousse les gros lecteurs cassette et vinyle que le taxi-brousse avait déposés chez Rachid, les curieux affluèrent, des enfants tout d'abord se montrant du doigt tour à tour le vazaha et le matériel impressionnant qui défilait devant leurs yeux, puis des adultes riant aussi fort et aussi peu gênés à me désigner que leurs cadets.

La place était un grand carré, dominé dans un de ses côtés par l'imposante mairie. C'était un bâtiment inesthétique de style stalinien, dont la sévérité était heureusement mise à mal par le climat tropical. Des murs noircis, s'échappaient diverses mousses et prenaient racine des arbustes qui se tordaient pour survivre. Ils finiraient par avoir raison du monstre, le rongeur de l'intérieur.

L'afflux, dès l'installation du matériel, de populations bruyantes et bigarrées, se protégeant du soleil avec d'immenses parapluies multicolores, achevait de marquer le contraste avec le bâtiment qui symbolisait le régime pro-soviétique, déjà en net déclin. Petits et grands se juchaient sur les quelques bancs croulants installés au

centre de la place, aux côtés des vénérables banians, et invectivaient notre groupe tandis que lorsque retentissaient les hauts-parleurs qu'Armand réglait, des applaudissements faisaient aussitôt écho.

Quand, m'habituant difficilement à être à chaque instant interpellé avec les « vazaha, vazaha » habituels, je ravalai mon agacement, je pus observer le spectacle. Vers 18 H, le bal commença. Le bruit, plus que la musique, semblait être attirant. Les gens s'amoncelaient petit à petit sur la place, fêtaient les « disc-jockeys » mais en même temps couvraient les morceaux de leurs cris. Il y avait des enfants en short et en sandales, des hommes et des femmes aux grands chapeaux de paille qui portaient des paniers dans lesquels ils transportaient des boissons rafraîchies par des blocs de glace. Le système de réfrigération de fortune laissait s'écouler un filet d'eau qui faisait le bonheur de quelques canards surgis de nulle part.

Vers 19 heures, on vit apparaître les notables. Le maire arriva le premier avec toute sa famille. Il nous présenta une femme aux grosses dents et au rouge à lèvres agressif et des enfants endimanchés de la tête aux pieds. Ce fut ensuite le tour du pharmacien, puis du pompiste. L'épicier chinois ne fit qu'une courte incursion, pressé de retourner à ses affaires. La première danse fut menée par le maire qui disposa les autorités. C'était l'ouverture traditionnelle et incontournable des fêtes de la grande île. A la manière des bals des cours européennes de jadis, deux files de danseurs, bras-dessus, bras-dessous se faisaient face, avançaient puis reculaient.

La suite fut beaucoup moins protocolaire. Vers 20 heures, l'épicier de la place installa un bar semi-clandestin devant sa boutique. Le rhum laissa assez vite quelques corps étendus sur le sol. Ralison, le technicien, Armand et ses camarades s'éclipsèrent un à un en galante compagnie. Vers minuit, je me retrouvai seul disc-jockey. Je résistai jusque vers quatre heures du matin. Lorsque la place fut à peu près vide, je m'étendis à côté du matériel, résolu, en l'absence des animateurs du Star's club, à effectuer un semblant de surveillance.

Trois heures plus tard, je fus réveillé de ma torpeur par un bruit assourdissant. La musique du Star's club avait été remplacée par un concert de radios tonitruantes. Pourtant accoutumé à des sons divers et intéressé par leur variété, j'eus l'impression de me retrouver dans un cauchemar. C'était un chorus d'interférences, de chansons grimaçantes mêlées à des voix inaudibles poussées au maximum de leur volume sur des postes fatigués.

Ralison fut le premier à me rejoindre. Je lui demandai comment ses compatriotes pouvaient prendre plaisir à une telle cacophonie. Il savait lui aussi que les Français posaient des questions sur tout.

- Ici, écouter la radio à fond, c'est normal.
- Mais les voisins ne se plaignent pas.
- Bien sûr que non, puisqu'ils font tous pareil.
- Mais ils écoutent des radios différentes !.. Je me demande ce qu'ils comprennent !
- Tu sais Louis, lâcha Ralison, la radio en brousse, et même à Tamatave, c'est un signe extérieur de richesse. Il faut bien que les voisins l'entendent.

Une autre caractéristique des vazahas, se rappela sans doute le technicien, c'est d'insister jusqu'à ce qu'on leur donne raison.

- D'accord, mais les hommes sont tous faits sur le même modèle. Il doit bien y avoir de temps en temps des gens exaspérés. En France, on a vu des gens, particulièrement dans les grands immeubles, sortir leur fusil pour moins que ça, insistai-je.

Avec un air de « ils sont fous ces vazahas », Ralison finit par dire :

- Tu as vu hier soir, les gens dansaient sur notre musique en l'écoutant à peine. Et nous, ça ne nous dérange pas. Ca ne nous empêche pas d'avoir du succès.

Autres lieux, autres réalités.

A l'hôtel Miramar, quelque temps plus tard, je fus amené à repenser à la contre-campagne municipale. Belle construction sur le bord de mer de Tamatave, l'hôtel alternait, si on peut dire, luxe et luxure. La journée, c'était le rendez-vous des hommes d'affaire et des familles bourgeoises, autour de la piscine et des cocotiers. La nuit, les portes du restaurant se fermaient et, de l'autre côté de la façade, celles de la discothèque s'ouvraient. C'est ce moment là que la bande à Benoite Maréchal choisissait pour se retrouver. Il s'agissait d'éviter de se croiser des collègues du Lycée français qui dînaient souvent le soir en famille. Mes compagnons et moi croyions naïvement aux valeurs du jeunisme ségrégationniste. Benoite, elle, était une sorte d'égérie intemporelle.

Un soir, à quelques encablures du week-end à Fénérive, une fille attira mon attention. A l'entrée du Miramar, l'abordage nocturne était systématique. Les filles offraient leur corps pour une dizaine de francs. La modeste somme représentait, pour une activité plus traditionnelle, le double d'un salaire journalier moyen.

Vers huit heures, lorsque la nuit était bien noire – elle tombe tôt sous les tropiques, quelle que soit la saison, une lente procession féminine surgissait des allées de sable qui conduisaient aux quartiers populaires et se dirigeait vers le pôle de la prostitution. Deux discothèques le constituaient, sorte de marché de la chair fraîche, où se mêlaient des relents de sueur et de bière. La suite logique de la soirée était l'hôtel du Grand Large, où les filles entraînaient marins et autres clients plus clandestins.

La majorité d'entre elles n'était pas des professionnelles. Elles cherchaient le compagnon de leur vie qui, si possible, les emmènerait en Europe ou en URSS loin de cette ville tropicale pourrissante. Dans cet océan d'amateurisme, on voyait de vieux Français s'amouracher de toutes jeunes femmes et confondre sourires et tendresse. Peu enclins à se regarder dans la glace, ils croyaient que leurs compagnes d'occasion étaient attachées à eux et à leurs vieilles manies de sexagénaires, sans

considérer qu'ils couchaient avec des femmes de l'âge de leurs petites filles, qu'ils ne voyaient d'ailleurs plus, comme le reste de la famille resté dans l'hexagone.

La fille qui attira mon attention m'était inconnue. Elle rit à mon passage pendant que celles qui l'entouraient faisaient les propositions explicites habituelles. Un peu plus tard, dans le pucier grinçant du Grand Large, j'appris qu'elle s'appelait Albertine. Je n'avais pas moi-même conscience de mon propre cynisme, moi qui exécrais mes vieux compatriotes que j'accusais de pratiquer un tourisme sexuel. S'attacher à elle aurait pu constituer une excuse que je ne pouvais revendiquer. Les préliminaires auxquels je me pliais ne dépassaient pas un sourire sur la terrasse de l'hôtel Miramar, quelques danses dans la petite discothèque et un verre laconique sur un coin de bar.

Celle-là m'étonna pourtant. Je fus presque aussi gêné que la fois où j'appris que ma maîtresse d'une nuit était Aline, la sœur de Pierrot, le gardien, que je ne cessai d'observer par la suite pour vérifier s'il l'avait su. Hormis cette coïncidence ennuyeuse, j'assouvissais avec toutes un rapide désir que j'aurais justifié, s'il avait été besoin, par mon incapacité à aimer qui que ce soit. Le seul amour qui comptait était resté en Europe.

- Tu travailles pour Andriamanantsoa, je crois, dit Albertine en se rhabillant lentement.
- Tu me connais ? Ce n'est pas la première fois qu'on se rencontre ?

La jeune fille, qui n'en était sans doute pas à son premier goujat, ne releva pas.

- C'est surtout Andriamanantsoa que je connais. C'était mon prof de physique au lycée.
- Tu es allée au lycée ?
- Oui, et une année à la fac aussi.

Bizarrement, je me sentais tout à coup l'auteur d'un viol, comme si l'inculture justifiait tout abus. J'essayai de m'intéresser à Albertine.

- Et qu'est-ce que tu fais maintenant ?
- Je suis des cours à l'Alliance Française. J'ai rencontré Nathalie là-bas. Elle m'a raconté qu'elle habitait avec toi et tes copains et ce que vous faisiez à Tamatave.
- Ah... et Andriamanantsoa, c'était un bon prof ?
- Pas très bon. Il n'est pas rigolo du tout. Heureusement, il était absent une fois sur deux, occupé par la politique.

Je soupirai :

- C'est dur de travailler pour lui.
- Ca ne durera peut-être pas longtemps, rassure-toi, dit la jeune fille en riant.
- Pourquoi ?
- Parce que dans toute la ville, de plus en plus de monde le critique. C'est bizarre d'ailleurs : avant quand je me disais qu'il était nul, mes parents, mes voisins me disaient de me taire et tout d'un coup, tout le monde parle comme moi.
- Il était temps après des années à la tête de la mairie... Tu as entendu les spots qu'il fait diffuser sur la radio municipale ?
- Ah oui, je peux te dire qu'ils ne servent à rien parce que quand on les entend, on n'a qu'une envie, c'est d'éteindre le poste et de ne plus entendre cet espèce de voleur !
-

« Le bruit de l'arbre qui tombe », une émission produite et diffusée par Radio Municipalité, la radio au service des Tamataviens et Tamataviennes [et en filigrane subliminal « et au service d'Agénor Andriamanantsoa qui ne pense qu'à sa réélection »-bis].

En cette période de grand mouvement électoral où nous allons sans

doute assister au nouveau triomphe du candidat le plus estimé, le docteur Agénor Andriamanantsoa [en filigrane subliminal « bien incapable d'incarner le progrès comme il l'a prouvé pendant ses longues années de présence à la mairie »], prenons le temps de nous poser quelques questions délicieusement inutiles.

Abandonnons les affaires politiques et le destin de notre maire, dont nous remercions le soutien indéfectible pour cette émission [plus voleur et incapable que lui, il n'y a personne –bis] pour la légèreté existentielle.

Vous êtes-vous demandé quel bruit fait l'arbre qui tombe quand vous ne pouvez pas l'entendre ? Et d'ailleurs s'il fait du bruit ? Est-ce que le soleil chauffe la plage quand vous n'y êtes pas ? Quel goût a la banane quand vous ne la mâchez pas ? Est-ce que la ville existe quand vous ne la regardez pas ?

Qu'est-ce que la réalité : un compromis ? Et si c'était un malentendu ? « Qui sait si ce que je dis, vous l'entendez ? ».

Délire radial ? Mais ne met-on pas derrière les mots des sens différents ? Comment être sûr que nous vivons les mêmes choses ? Comment saurais-je ce que vous entendez quand, depuis ce micro, je m'adresse à vous ?

Musique n°1 : Dire Straits, Sultan of swings.

- Ralison, est-ce que tu peux m'envoyer le retour plus fort ? Je ne m'entends pas quand je parle.
- OK. Durée de la chanson : 4'25''
- C'est bizarre ton truc, dit le technicien après un moment.
- Quoi, ne me dis pas que tu as écouté mon introduction. Ca ne t'est jamais arrivé depuis six mois qu'on travaille ensemble.
- L'histoire de la ville qui n'existe peut-être pas quand on ne la regarde pas,

reprit Ralison, ignorant l'allusion. Et si c'était vrai ?

- Comment ça « si c'était vrai ? » ?
- Et bien moi, très souvent, quand j'écoutais la radio chez mes parents – c'était lorsqu'il y avait des feuilletons et que toute la famille écoutait réunie autour du poste – très souvent, je me demandais si les gens qui parlaient existaient vraiment.
- Sans doute parce que tu ne les voyais pas, risquai-je.
- Non, parce que quand un voisin a eu la télé dans mon tanambova, ça me faisait la même impression.

Je lui fis un large sourire :

- Bienvenue au club, mon ami.
- Toi aussi, tu pensais la même chose ?
- Je me le demande toujours. Et c'est sans doute pour être rassuré que je fais de la radio.

Je fredonnai : « ces mots qu'au grand soir, je sème, qui sait si vous les entendez ? »

- Attention, plus que 5 secondes...

Aucune altercation ne vint plus troubler le statu-quo entre Agénor Andriamanantsoa et moi. Je pus continuer ce que beaucoup, et même ceux qui ne détestaient pas, considéraient comme des délires radiaux. On m'interrogea souvent, lors de dîners en ville, où j'allais quelquefois en dehors du cercle de Benoite Maréchal, sur le sens du « bruit de l'arbre qui tombe », mais jamais je ne confiai à un autre que Ralison que ce n'était pas qu'une plaisanterie. Je passai pour un simple farceur, amateur de l'absurde, et me gardai de confier que se prolongeait là une expérience débutée deux ans auparavant dans l'est de la France. Le maire ne vit pas venir la vague déferlante qui l'élimina.

Le dimanche 02 février 1987, une chaleur étouffante régnait sur la ville. Dès sept heures du matin, les bureaux de vote du quartier ouvrirent lentement leurs portes. Les habitants commencèrent non moins paresseusement à défiler pour accomplir leur devoir civique. Les tireurs de pousse, d'habitude si énergiques, déchargeaient mollement leurs passagers et oubliaient de racoler les piétons. Les vieux taxis privés de clients sillonnaient la route goudronnée de Tamakoa privée de circulation. Sur la place du grand marché, le bazar be, quelques rats étaient juchés sur les détritiques tandis que les mendiants se désaltéraient avec les noix de coco trop fermentées abandonnées là par les vendeurs du samedi. Les coiffeurs ambulants désœuvrés lisaient le journal que leur sueur inondait. Une atmosphère d'immobilisme moite régnait. L'issue des élections ne semblait préoccuper personne.

Vers 19 heures, une averse s'abattit sur toute la ville. Le ciel commença à fondre sur l'océan. Les pistes de sable se crevèrent de séries de flaques. Des trombes d'eau déferlèrent sur les tôles des toits, musique éternellement répétée des soirées d'été. Des gouttes envahirent bientôt la table de rotin sur laquelle étaient disposés les verres de rhum parfumés au citron vert. Nous vîmes que la pluie tropicale allait durer et à regret, nous réfugiâmes dans notre grand salon vide. Après la chaleur accablante de la journée, l'atmosphère devint soudain mieux respirable, comme si un air subitement renouvelé envahissait une pièce trop peu aérée.

On aurait dit que s'étaient déchaînés des éléments trop longtemps contenus. Comme dans l'imminence d'un dénouement, après le long descrescendo de l'averse tropicale, le calme se réinstalla lentement.

Des coups secs et répétés attirèrent soudain notre attention. Eveillés de notre torpeur, nous finîmes par repérer le visage du gardien Pierrot Rakotoarison derrière la vitre.

Celui-ci, bien qu'essoufflé par l'importance de la nouvelle, n'osait pas faire irruption dans le salon. Jean-Luc se leva et presque aussitôt revint vers nous. Il était radieux.

- Vous ne savez pas la nouvelle ?! cria-t-il.

Je sursautai :

- Ne me dis pas que...
- Si !!! Andriamanantsoa a perdu les élections !

Nathalie, comme nous tous, n'en croyait pas ses oreilles :

- Mais enfin, qui a gagné ?
- Le candidat de la gauche réunie, pardi, celui qu'Andriamanantsoa ridiculisait jusqu'à maintenant à chaque élection. Réginald Rakotomalala.

Le maire sortant, nous devions l'apprendre le lendemain par les journaux, avait surtout été battu par l'abstention. Seulement 23 % de la population s'était déplacée pour voter. La démocratie triompha pourtant, et de manière éclatante quand, quelques jours après les résultats, le vaincu voulut annuler les élections, prétextant que le pourcentage des votants était inconstitutionnel, et que le Bureau National des Elections s'y opposa.

A l'annonce de l'éclatante défaite, nous échangeâmes, Vincent et moi un sourire, mais sans croire vraiment que notre petite manœuvre avec les messages clandestins avait eu une grande influence. Ce fut bien des années plus tard que réexaminant les événements, j'aboutissais à une toute autre conclusion.

La mise à l'écart du despote municipal favorisa mes plans touristiques. Quelques semaines après les élections, profitant de la vacance momentanée de chef à la mairie, je fis parvenir un message à Rachid de Fénériver, lui annonçant mon arrivée imminente.

Mes préparatifs furent hâtifs et frénétiques. Je savais bien que la moto était la plus belle façon de voyager à Madagascar et n'avais jamais pu jusqu'alors m'éloigner plus d'un week-end. Seule ombre au tableau : il fallut agir avec doigté avec Benoite Maréchal qui, sitôt qu'elle apprit que je projetais un périple à Maroansetra, voulut

se joindre à l'expédition. Ce qui m'agaça considérablement, c'est qu'elle ne prit pas même la peine de me solliciter. Elle se contenta de déclarer qu'elle m'accompagnerait, comme si sa présence était une évidence. En général, à l'époque, je réagissais assez lentement mais à un certain stade, avais tendance à demeurer inflexible. Après ces plusieurs mois auprès de Benoite et compagnie, j'avais acquis la certitude que quelque chose ne tournait pas rond chez la professeure et sa présence m'irritait prodigieusement, comme celle par ailleurs de Nathalie.

Pour ne pas risquer de la blesser et par là même de choquer mes camarades toujours sous son emprise, je partis presque incognito vers la route du nord.

Par un matin frais du mois d'avril vers cinq heures, je sortis de Tamatave. Dès le début, les lacets de la jolie route goudronnée m'amusèrent. La Honda adhérait parfaitement à la chaussée et les sacoches bourrées d'habits et de matériel de toute sorte, amarrées au porte-bagage soudé la veille, ne me ralentissaient pas. Le soleil et bientôt la mer, au détour d'un virage, confortèrent mon optimisme. A Mahambo, station balnéaire de fortune, je m'arrêtai pour piquer une tête et boire un robusta. Sur un cocotier, deux makis⁹ blancs se poursuivaient en poussant des cris stridents. La plage de sable blanc était vide et luisait sous le soleil. Seul un employé du petit hôtel promenait un râteau pour que le soleil cuise les œufs pondus dans le sable par les insectes nichés près des mangroves.

En partant, j'aperçus un groupe de pêcheurs. L'un d'eux me montra un petit requin-marteau qu'ils venaient d'attraper. J'avais l'impression de découvrir l'île et regrettais déjà les longs mois sans sortir quasiment de la ville. Une pensée meurtrière pour Agénor Andriamanantsoa occupa un instant mes pensées.

Quelques kilomètres avant Fénériverive, la route sillonne des collines par de nombreux

⁹ Animaux de la famille des lémuriers.

virages. Au détour du dernier, j'eus face à moi une série de criques qui semblaient avoir été posées là pour finir en cartes postales.

Mon arrivée ne passa pas inaperçue. Tandis que je faisais le plein dans la seule station de la ville, je fus surpris par l'apparition d'une moto. Rachid, rayonnant, m'asséna une grande claque dans le dos. - Alors camarade, c'est demain le grand départ !

J'aurais manqué une belle soirée si nous étions partis l'après-midi même. Au restaurant, à la nuit tombée, dans une case à deux pas de l'océan, le mécanicien et sa femme me régalerent encore des meilleurs crustacés, si remarquables qu'ils excusèrent la nuit passée à chasser les moustiques et les innombrables insectes qui s'étaient glissés dans ma moustiquaire.

De Fénérive à Soanierana Ivongo, la route goudronnée se poursuit. Le premier bac qui traverse la rivière marque le passage de la civilisation à la brousse. De l'autre côté, nous ne devons plus voir que des pistes de sable. Avec nous, sur le grand radeau flottant, des villageois revenaient du marché avec de grands sacs remplis de riz, délestés des volailles qu'ils avaient vendues. Au centre, occupant les trois quarts de la barge, un camion rutilant neuf était du voyage. Le contraste était étonnant.

Rachid connaissait le chauffeur. Il engagea la conversation. C'était un habitué de la route du nord. Huit mois par an, de septembre à décembre et de mars à juin, il suivait le même itinéraire. Cinq jours aller et cinq jours pour revenir du bout de la piste, Maroanetra. C'était une sorte d'aventurier, qui aurait été très étonné qu'on lui donne ce qualificatif. Je pensais à Montand dans Le salaire de la peur.

Nous rejoignîmes Maroanetra en trois jours. Le soir, nous dormions dans de petits hôtels, où on nous servait un riz rance pour accompagner le poisson frit ou baigné dans une sauce à la noix de coco. L'hospitalité, que je n'avais pas connue à Tamatave, compensait largement le désagrément culinaire. J'appris aussi à ne pas me fier à l'apparence des boutiques de brousse. Sous des cabanes recouvertes de

tôles rouillées, officiaient de vieux Chinois. Ils avaient des trésors inestimables en magasin. Des boissons fraîches, glissées dans un congélateur alimenté par un groupe électrogène multi-services (Rachid m'expliqua que le samedi soir, il alimentait la sono qui faisait danser le village), de l'essence, des bougies, des cuvettes de toutes sortes, des habits et même des croissants presque pas rassis. Le tout était présenté sur un comptoir interminable et peu visible dans l'obscurité de la pièce ou empilé sur des étagères qui rejoignaient le plafond.

Après la recherche d'un lieu où passer la nuit, nous nous rendions systématiquement à la boutique où Rachid avait toujours de petites réparations à effectuer : câbles d'embrayage, de freins, porte-bagages à ressouder...

Ma moto était souvent la plus endommagée. Il faut dire qu'au début, les pistes de sable me parurent une grande patinoire. Je tombai quatre fois le premier jour, ne parvenant pas à rétablir mon véhicule dans les ornières. Le deuxième jour, je me fis la main et le troisième jour, mis à exécution ce que j'avais enfin compris : pour ne pas s'enfoncer dans les sillons que les motos creusaient dans les plaques de sable trop épaisses, il ne fallait pas ralentir mais au contraire accélérer. Je fermais les yeux au début dans les passages les plus difficiles que Rachid, lui, franchissait sans problème puis, la dextérité venant, je pris un plaisir croissant à avaler les pistes à grande vitesse. Il était heureux d'ailleurs que ce soit des chemins mieux faits pour les piétons et les motos que pour les gros véhicules. Peu de gens fréquentaient les lieux. Les ravages provoqués par le déboisement dans le secteur de Tamatave n'avaient pas affecté la région. Nous traversâmes des forêts primaires, où les bois d'ébène encore inviolés côtoyaient des plages verdoyantes, cuisant démenti à la stérilité du sable. Les petites baies aux eaux vertes et bleues, où personne ne se baignait, étaient innombrables.

Les traversées des bras de mer ou des rivières sur les bacs à la tombée du soir furent une des plus belles images du périple : le clapotis des perches sur l'eau calme, le

profil des rameurs se détachant sur un ciel orangé, la sensation que les véhicules glissaient sur l'eau, le rire des enfants qui nageaient à proximité des petites maisons en bois.

Nous fîmes aussi des rencontres. Celle du Français réfugié dans un hameau oublié, accusé d'assassinat, comme nous l'apprîmes incidemment chez le Chinois. Il vivait avec une jolie fille avec laquelle il avait deux enfants et tenait un petit hôtel qui ne courait assurément pas après les clients. Surpris par la brusque tombée de la nuit, nous nous retrouvâmes chez lui en pleine obscurité et nous partîmes tous ensemble sur les motos chercher des ravitaillements dans le village.

A Mananara, juste avant la dernière étape jusqu'à Maroansetra, un homme vêtu pauvrement, transportant un balluchon dans le dos au bout d'un bâton, apparut, surgissant de nulle part. Quelque chose en lui était surprenant. Le récit qu'il fit, assis à mes côtés sur la terre sèche, en attendant l'arrivée du bac, me transporta dans un autre temps. Il était chercheur de diamants et se rendait bien au delà de Maroansetra, avec ses jambes pour seul véhicule. Le temps qu'il mettrait était indéterminé, les endroits où il coucherait et mangerait, aléatoires. Pour se défendre, il n'avait rien, à l'exception sans doute d'un bien inoffensif couteau.

A Maroansetra, nous visitâmes l'île au bois d'ébène avec un marin aussi connaisseur des choses de la mer que de celles de la terre. Son histoire, elle aussi, était édifiante. Il parlait de la France avec une telle précision que je finis par m'étonner. L'homme était issu d'une famille modeste de la ville mais avait présenté le baccalauréat français en candidat libre, aidé par un vieil instituteur de la métropole. Ses résultats avaient été si brillants que l'enseignant lui avait obtenu une bourse substantielle pour la France. Il avait étudié à Saint Cyr avec celui qui était maintenant le président mais n'avait pas eu sa chance. Obligé de regagner le pays, à la fin de ses études, il s'était retrouvé à peu près dans la situation financière du reste de sa famille. C'était sans doute le marin le plus diplômé du pays.

Le cinquième jour, une pluie battante nous réveilla. Après une longue hésitation, nous décidâmes tout de même de reprendre la route. Je craignais qu'une absence trop prolongée ne soit remarquée à la mairie et rapportée au nouvel élu.

Ce qui n'avait été que beauté à l'aller se transforma en retour en combat contre les éléments. Les flaques trempaient les bagages, les mains glissaient sur les poignées, les chaussures sur les pédales. Un sandwich sommaire, confectionné à l'hôtel, constitua notre seul repas, au pied d'un arbre qui nous mouillait lentement mais sûrement.

Le ciel gris empêchait de distinguer l'océan pourtant proche. Même les populations qui célébraient à l'aller notre passage par de grands cris, semblaient s'être volatilisées dans les cases. Même les chiens ne nous pourchassaient plus.

Le plus dur était l'absence de visibilité. A l'approche d'un passage difficile où la piste était constituée de rocher lissés et la pente prononcée, je fis signe à Rachid de l'arrêter. J'enlevai mon casque embué, résolu à le remettre dès que la pluie cesserait et que je pourrais distinguer le paysage. D'ailleurs, Rachid avait ôté le sien depuis longtemps.

Lors des premiers mètres, j'évitai de justesse la chute d'une pierre sur ma roue avant, projetée par le passage de mon compagnon. Contrairement à ce que j'avais pensé en ôtant mon casque, je restai aveuglé, cette fois par la pluie qui goûtait sur mon visage. Il fallait continuer cependant ; d'ailleurs, Rachid, plus dextre et coutumier des parages, était déjà loin et le petit sentier tortueux n'offrait aucun recoin pour s'arrêter. D'un côté le précipice couvert de brume, de l'autre des ronces. Je me sentis de plus en plus mal à l'aise. Devant chaque pierre glissante semblable à une plaque de verglas qu'il fallait franchir, j'hésitais. C'était précisément ce qu'il ne fallait pas faire, comme sur le sable.

Une première fois, je rattrapai la moto qui partait en vrille. La deuxième fois, un

coup d'accélérateur ne put m'éviter une chute. La moto tomba lourdement dans une faille entre les rochers, à quelques centimètres de ma jambe.

Je pus enfin redémarrer. Mon poignet tremblait sous l'effort. Je pensai un instant klaxonner pour prévenir Rachid. Mais pour quoi faire ?

Juste après un virage en épingle au terrain à peu près horizontal, j'écrasai la pédale du frein devant ce qui paraissait être un gigantesque rocher. Il occupait toute la largeur de la piste et luisait sous la pluie. Le freinage déséquilibra la moto. Je voulus la redresser avec le frein avant. J'avais malheureusement mal jaugé sa puissance. La roue avant se bloqua. Je fus projeté en avant.

En l'air bizarrement, le danger cessa de m'importer. Je songeai même avec curiosité à ce qui m'attendait au sol.

(à suivre)

La deuxième et dernière partie de *Vox Latina* est accessible à titre gracieux par simple demande à l'auteur :

<http://www.marcboisson.fr/contact/>